

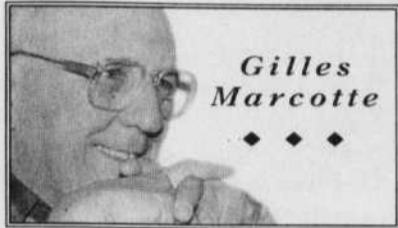
# LIVRES



Romans québécois Page D 3  
Essais Page D 4  
Maureen McTeer Page D 8  
Frédéric Beigbeder Page D 10



Trinité Page D 11  
Disques Page D 12



Gilles Marcotte

CARREFOURS

## Notre poésie

Je m'y prends un peu tôt, bien sûr. Noël est assez loin, et l'on ne pense pas encore aux cadeaux avec cette folle angoisse qui apparaîtra au début du mois de décembre. Mais ce n'est pas d'un cadeau ordinaire, banal, que je veux vous entretenir.

Disons d'abord qu'il est un peu cher: deux volumes de la *Pléiade*, et pas des plus petits, cela coûtera plus de quelques dollars. Le budget cadeau peut s'en trouver gravement déséquilibré. Mais du côté du récipiendaire, aussi bien, quelques questions doivent être posées. À qui donner cette *Anthologie de la poésie française* (depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours) qui, en deux volumes, trois mille pages et des dizaines de milliers de vers, prétend renfermer ce qui s'est fait de mieux dans son domaine? Si vous avez une cousine universitaire, la question sera vite réglée, et vous serez récompensé de votre générosité par un sourire de ce joli visage studieux. Mais, même si l'anthologie est fabriquée par des collègues de votre cousine, ceux-ci n'abusent pas de leurs connaissances remarquablement étendues, et consentent à raconter simplement, parfois même avec élégance, les cinq siècles dont chacun a la garde. C'est donc dire que des non-universitaires, des amateurs, des lecteurs, pourront y faire leur miel. Je ne parle pas du bel effet que produiront, dans la bibliothèque du salon, ces deux gros volumes de la *Pléiade*.

Une grande anthologie, donc, et qui contraste avec celle qui l'avait précédée dans la même collection, celle d'André Gide, parue il y a un demi-siècle, qui faisait un petit 792 pages et se présentait d'entrée de jeu comme le reflet d'un goût particulier, celui d'André Gide. «*J'ai naturellement écouté mon goût*», disait-il, et il ajoutait aussitôt: «*Je n'ai pas écouté que lui, me laissant instruire sans cesse.*» Un goût qui se laisse instruire, cela inspire de la considération, mais il reste que l'anthologie de Gide m'a toujours paru un peu maigre, limitée par une conception du poétique qui privilégiait avant tout la grâce, l'aimable contrainte. Par sa structure non moins que par son abondance, la nouvelle *Anthologie de la poésie française* de la *Pléiade* se donne un modèle tout à fait différent. Elle se déclare en premier lieu historique, découplant la poésie française en cinq périodes — Moyen Âge, puis les cinq siècles suivants — qui sont, en réalité, cinq anthologies distinctes, fabriquées par des personnes différentes. D'où quelques étonnements, voire un scandale: le XVIII<sup>e</sup> siècle, réputé antipoétique ou non poétique, se voit offrir un plus grand nombre de pages que le XIX<sup>e</sup>, qui est bien, comme le dit sa présentatrice Martine Bercot, l'*âge d'or de la poésie française*. Mais l'*Anthologie*, en faisant ce choix, ne déclare pas que la poésie française du XVIII<sup>e</sup> est égale à celle du XIX<sup>e</sup>, ce qui serait assez ridicule; elle donne à lire ce qu'il advient de la poésie au cours d'un siècle, le XVIII<sup>e</sup>,

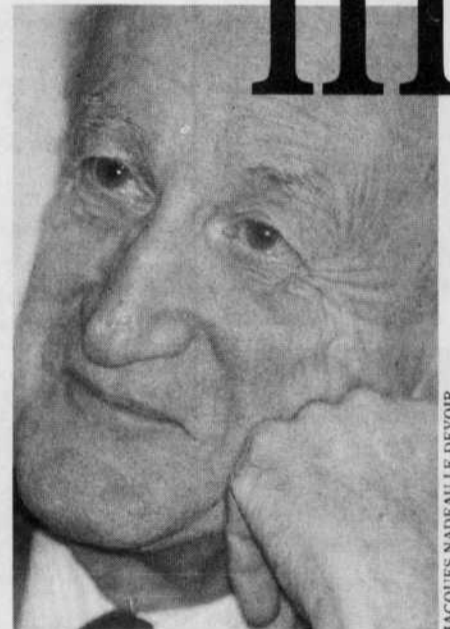
VOIR PAGE D 2: POÉSIE

Pierre Vadeboncœur est un homme timide. Assis à une table du café L'Aparté, il accepte à peine de se laisser photographier. Pourtant, confie-t-il, c'est dans l'action qu'il trouve ses forces mobilisatrices. Dans l'action (syndicale, notamment) et dans l'écriture. Son dernier essai, *L'Humanité improvisée*, paru chez Bellarmin, en témoigne. L'auteur

tire à boulets rouges sur le post-modernisme ou, si l'on veut, sur une société qui a perdu ses références. Il déplore l'installation d'un climat propice à la licence, où il est désormais interdit d'interdire, où l'on refait inlassablement une révolution sans objet.

# Humanité indifférente

## Pierre Vadeboncœur



CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

La cible était vaste, et pour l'attaquer, Pierre Vadeboncœur a puisé dans son propre répertoire de références. L'homme a en effet étudié les classiques français au collège Jean-de-Brébeuf, dans la même classe, soit dit en passant, que Pierre Elliott Trudeau. Il est un contemporain de Paul Emile Borduas, mais du mouvement de *Refus global*, il en a pris et en a laissé. Il voue une admiration profonde à Gaston Miron, ainsi qu'à Gabriel Filion, un peintre moins connu mais qui est à ses yeux une source d'inspiration tout aussi grande, un homme «*authentique*» et «*extrêmement moral*». Il relit aujourd'hui les écrivains français Chateaubriand et Charles Péguy, en déplorant

que ce dernier soit totalement tombé dans l'oubli. Il rappelle les bons côtés d'une époque où l'on connaissait les grandes figures de la civilisation occidentale et l'histoire (française en particulier), les classiques grecs et latins, et où l'on pouvait concevoir de lire des écrivains dont l'œuvre remontait à plus de quelques décennies.

«*Mille ans descendent jusque là comme un fleuve; puis quelques dizaines d'années à peine ne peuvent plus guère se franchir en sens inverse. Un millénaire aura résisté sans fatigue à tout, se renouvelant sans cesse à même ses propres possibilités; puis, sa descendance, subitement égarée et vidée, frapperait d'inactualité le temps, y compris un certain passé récent, y compris le présent qui serait nourri. L'heure de la dérive a-t-elle sonné? Qu'y a-t-il donc? Il y a ceci. Nous avons abordé l'âge de l'indifférence*», écrit-il dans *L'Humanité improvisée*.

### À bas Mai 68

La question est fort complexe, et l'auteur l'admet lui-même. Il a déjà dit et il le répète que, si on pouvait remonter le temps, la Révolution tranquille, malgré ses errances et ses résultats, serait à refaire. On ne fait pas une révolution avec une règle de calcul, sans cela la révolution ne se ferait pas, même quand elle est nécessaire, précise-t-il. La Révolution tranquille: oui; celle de Mai 68: non. Car pour lui, Mai 68 n'est pas une révolution. «*Cette fiesta n'a laissé d'autre héritage que celui d'un anti-modèle.*» Il est étonnant, croit Pierre Vadeboncœur, que l'on baigne toujours dans l'illusion que véhiculait Mai 68. Il qualifie l'événement de «*pure folie*», qui offre le contraire de ce qui est nécessaire dans une société, croit-il, c'est-à-dire, entre autres, une culture profon-

de, remontant dans le temps. L'interdit d'interdire s'est érigé en dogme. Il y a rupture avec les sources. Et de nos jours, «*une vraie révolution [...] supposerait une radicale levée des interdits qui protègent aujourd'hui une pensée répétitive qu'on s'obstine à se dire libre*».

Vadeboncœur ne prétend pas être nostalgique pour autant.

«*En 1950, l'état des choses était assez détestable*», reconnaît-il. L'Église et le magistère, plus que la religion, précise-t-il, maintenaient le peuple québécois dans une rigidité, une censure et une morale sexuelle intenable. L'homme, qui ne se définit pas comme un athée pour autant, a d'ailleurs cessé de pratiquer la religion catholique à cette époque. Foncièrement anticlérical, le *Refus global* de l'époque s'élevait lui aussi contre cette hégémonie. Mais «*je n'ai plus que faire du Refus global*», écrit Vadeboncœur aujourd'hui. *C'est que notre époque entière est maintenant de refus global. Qu'est-il besoin d'un nihilisme additionnel, et préalable à quoi? Ce n'est pas là ce dont nous avons besoin au tournant de l'an 2000.* Malgré son admiration pour Borduas, l'auteur déplore que les 50 ans de *Refus global* aient été célébrés dans un concert d'éloges, sans voix discordantes, à part celle de Manon Barbeau, fille du peintre Marcel Barbeau, qui profitait de l'occasion pour lancer le film *Les Enfants du Refus global*, qui faisait la critique de l'héritage des Automatistes.

La liberté actuelle, parce qu'elle n'est pas responsable, n'est pas une authentique liberté, écrit Vadeboncœur.

VOIR PAGE D 2: HUMANITÉ



Alors s'ouvre le voyage parmi les fenêtres du temps apparaît l'Ancien Monde et sur les siècles, tu poses le pied

Hélène Dorion



Notre corps est habité par des pierres de cinq siècles, et la minute cristallise une très furtive immortalité.

Marie-Claire Bancquart

## TRAIT D'UNION

### La collection Vis-à-vis

Voilé-dévoilé  
Fenêtres du temps

L'Amérique un peu  
Au bord du rouge absolu

Lancement de la rentrée à l'UNEQ

Lundi 25 septembre 2000  
de 19h à 21h

3492, av. Laval, Montréal



Retrouver dans mes yeux une fraîcheur pour voir le monde à travers les arbres, grande vaisselle d'or et de vermeil dans l'évier du ciel,...

James Sacré



Voix et empreintes tout s'inscrit se dévoile un large pan de songes rempli ses yeux

Madeleine Ouellette-Michalska

# LIVRES

## POÉSIE

La poésie est devenue problématique

SUITE DE LA PAGE D 1

qui entretient avec elle des rapports difficiles, hasardeux, témoignant d'une transition qui ne s'accomplira qu'au XIX<sup>e</sup>. On voit assez, par cet exemple, que le mot «anthologie», dans une telle perspective, n'a pas du tout le même sens que dans le petit volume d'André Gide. La nouvelle *Anthologie* est historique, et savante; savante au sens raisonnable du mot, c'est-à-dire qu'elle nous fournit des informations concises sur les auteurs, et des notes qui sont particulièrement utiles pour les œuvres anciennes, André Gide me donne Vilon tout nu, comptant sur le miracle de la communication poétique; Gérard Gros non seulement m'explique les termes obscurs, les allusions, mais me procure en bas de page une traduction en français moderne. C'est un profit; non seulement de compréhension, mais de plaisir, d'entente vraie.

Il y a de tout, dans ces deux volumes: beaucoup de poèmes admirables — je pense à telle «chanson spirituelle» de Marguerite de Navarre, pour ne citer qu'une seule découverte ravie — mais aussi, inévitablement, des bouts rimés, des historiettes, de longs discours versifiés qui justifient parfois la critique de La Motte: «Les vers sont un art difficile; / Mais c'est un travail pénible / Dont la seule difficulté / Usurpe sur l'esprit les droits de la beauté.» Peut-on enfermer dans le même domaine, appelé poésie, le plaidoyer en vers de Voltaire pour son époque, d'ailleurs divertissant, et tel poème de Henri Michaux: «Tahavi va au Vide. Tahavi déteste



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY  
Voltaire

le Vide. C'est l'horreur de Tahavi que le Vide. Mais le Vide est venu à Tahavi? La poésie du XX<sup>e</sup> siècle, celle qui a «touché au vers», pour reprendre l'expression de Mallarmé, qui a saccagé les formes anciennes ou les a transformées au point de les rendre méconnaissables, ne permet pas d'échapper à la question. La poésie est devenue problématique. On le voit bien à la façon dont Michel Collot présente son siècle, une façon un peu sermonneuse qui tâche à distinguer ce qui est valable et ce qui ne l'est pas, les bonnes et les mauvaises orientations. Le terrain, décidément, n'est pas sûr. C'est aussi la seule partie de l'*Anthologie* dans laquelle je serais tenté d'intervenir, de critiquer des choix (des poètes de chansons comme Brassens et Ferré méritent-ils d'y figurer? et fallait-il vraiment reproduire le médiocre poème d'André Gide?), de

regretter des absences (celle de Robert Marteau, qui est un des grands poètes d'une époque qui en manque un peu, est particulièrement malheureuse). On ne peut pas ne pas observer également qu'au cours de la deuxième partie du siècle, la poésie française, malgré quelques œuvres fortes, celles d'un Bonnefoy, d'un Jaccottet, d'un Grosjean, d'un Réda, a perdu une grande partie de son autorité, qu'elle ne s'impose plus à la lecture avec l'évidence qu'elle possédait dans les décennies précédentes. Signe des temps: plusieurs des poètes qui sont réunis dans cette dernière section sont aussi peu connus de l'amateur de poésie que le plus grand nombre de ceux du Moyen Âge! Ce n'est pas dire que la poésie française est morte. Tout se passe comme si elle était devenue en quelque sorte souterraine, agissant dans une grande discrétion, au plus près des humbles sources de la vie.

La voici donc, notre poésie, depuis ses lointains commencements jusqu'à ses plus récentes manifestations. Je dis bien: notre poésie, puisque la poésie est affaire de langue, et que la langue française, jusqu'à nouvel ordre, demeure la nôtre. M. Chirac n'est pas notre président, ni M. Jospin notre premier ministre, mais la poésie de France nous appartient, comme Shakespeare appartient aux Américains, Cervantès aux Argentins. Il existe aussi des poètes de langue française qui nous appartiennent plus particulièrement, et qui auraient mérité une petite place (ils ne l'ont pas) dans l'*Anthologie* de la Pléiade. On n'insistera pas.

## HUMANITÉ

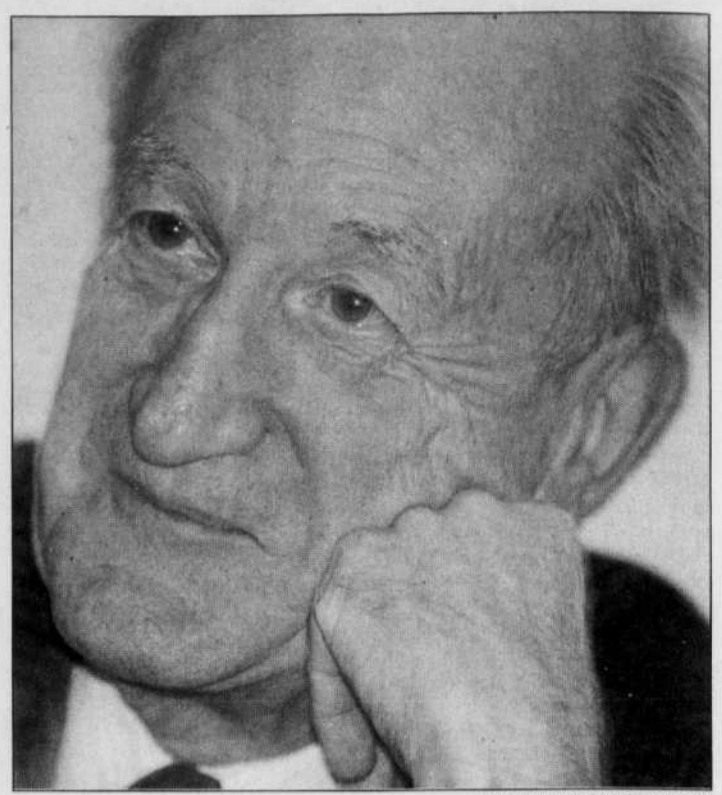
Toujours indépendantiste

SUITE DE LA PAGE D 1

Et le phénomène n'est pas seulement québécois, «c'est universel», dit-il, bien que le phénomène soit plus visible en Amérique du Nord qu'en Europe, par exemple. Au Québec, ce phénomène a coïncidé avec l'affirmation des idées nationalistes. L'indépendance du Québec est d'ailleurs une idée à laquelle le souscrit entièrement Pierre Vadeboncoeur, et qu'il défend «plus que jamais aujourd'hui», soutient-il.

«C'est le seul projet qui promet un certain avenir au Québécois», dit-il. Et ce projet, encore une fois, a des implications complexes. Si la langue est un ciment pour les Québécois, elle ne devrait pas être le seul. «Cela revient toujours, et c'est une autre simplification. Les Irlandais, par exemple, ont perdu leur langue et ont gardé leur sentiment national, ont fondé un État, alors qu'ils parlaient anglais, avec un peu de gaélique dans les coins reculés. Je suis absolument d'accord pour défendre la langue française, ne serait-ce que pour la diversité des cultures, [...] mais ce n'est pas la seule chose qui importe. Un peuple, quel qu'il soit, que ce soit une minorité noire, ou la minorité juive, ou d'autres minorités, comme les Amérindiens, et même les minorités sociales, majoritaires en nombre, mais minoritaires en pouvoir qu'étaient les ouvriers, toutes ces minorités-là, toutes ces entités doivent avoir une force. Autrement, elles se font avaler.»

Mais ce combat politique ne doit pas occultier tout le reste. Ainsi, la littérature québécoise, qui



Pierre Vadeboncoeur

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

est «une littérature très récente, une littérature qui progresse et qui a des valeurs certaines», ne peut pas être mise sur le même pied qu'une littérature aussi importante que la littérature française, par exemple. «C'est sûr qu'il faut enseigner des auteurs québécois en littérature, mais de là à dire que c'est la littérature dominante, cela n'a aucun bon sens», dit-il.

De l'histoire il faut donc continuer de tirer des leçons, croit Vadeboncoeur. Lui-même admet s'être passionné dans le passé pour l'histoire des révolutions: la Révolution française, ou la rébellion des Patriotes.

«Dans le temps du collège, je prenais parti pour toutes les révolutions, parce que le collège nous donnait un enseignement», se souvient-il en souriant, même si les révolutions produisent tou-

jours «un éventail de résultats».

Au Québec, la Révolution tranquille est une révolution qui a réussi, croit-il, «contrairement à Mai 68 qui est une pseudo-révolution qui n'a pas réussi». La liberté absolue, totale, revendiquée en 1968, est indéfinie, dit-il. Et cette revendication se répète à l'infini. C'est ce qu'il appelle aujourd'hui la révolution sans objet. Une sorte de révolution permanente.

### L'HUMANITÉ IMPROVISÉE

Pierre Vadeboncoeur  
Éditions Bellarmin  
Montréal, 2000, 186 pages

Lire aussi la critique de notre chroniqueur Louis Cornélien en page D 4.

## GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS HEBDOMADAIRE  
Ventes du 13 au 19 septembre 2000

1	JEUNESSE	Harry Potter : volumes 1, 2 et 3	40	J.-K. Rowling	Gallimard
2	ROMAN	Métaphysique des tubes	2	A. Nothomb	Albin Michel
3	ROMAN Q.	Pauline Pinchaud, servante	2	Denis Monette	Logiques
4	SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	81	Dalai-Lama	R. Laffont
5	PSYCHO.	Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même	5	Lise Bourbeau	E.T.C.
6	JEUNESSE	100 comptines (Livré & DC) ♥	54	Henriette Major	Fides
7	PSYCHO.	À chacun sa mission	43	Monbourquette	Novalis
8	PSYCHO.	La guérison du cœur	33	Guy Corneau	L'Homme
9	SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	26	Joseph Cohen	Könemann
10	ROMAN Q.	Le fantôme d'Anil ♥	2	M. Ondaatje	Boréal
11	ROMAN	Fille du destin ♥	16	Isabel Allende	Grasset
12	JEUNESSE	Avec des yeux d'enfant ♥	3	Henriette Major	Hexagone
13	PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	151	I. Nazare-Aga	L'Homme
14	ESSAI	Éloge de la fragilité	3	Pierre Bertrand	Liber
15	NUTRIMON	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	50	P. J. D'Adamo	du Roseau
16	CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	305	Daniel Pinard	Boréal
17	ROMAN	Et si c'était vrai...	35	Marc Lévy	R. Laffont
18	ROMAN	Véronika décide de mourir	24	Paulo Coelho	Anne Carrière
19	ROMAN	Soie ♥	191	A. Baricco	Albin Michel
20	SPIRITU.	Pratiques de vie	5	Neale D. Walsh	Ariane
21	ESSAI	Guérir sans guerre	29	Johanne Ledoux	Flammarion Q.
22	ROMAN	Le périple de Baldassare ♥	18	Amin Maalouf	Grasset
23	POLAR	Le testament	19	John Grisham	R. Laffont
24	POLAR	Prisonniers du temps	16	M. Crichton	R. Laffont
25	ROMAN Q.	Courir à sa perte ♥	2	G. Archambault	Boréal
26	CUISINE	Sushis faciles	16	Collectif	Marabout
27	POLAR	Soins intensifs ♥	16	C. Brouillet	courte échelle
28	GUIDE	Québec la belle province	16	Collectif	Phidal
29	POLAR	La ville de glace ♥	30	John Farrow	Grasset
30	B.D.	Le petit Spirou n° 9 - C'est pas de ton âge!	14	Tome & Janry	Dupuis
31	PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus ♥	341	John Gray	Logiques
32	SPORT	Jeux de puissance au hockey	2	Charles Thiffault	L'Homme
33	HISTOIRE	100 ans d'actualités : 1900 - 2000	42	Collectif	La Presse
34	ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	53	A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
35	POÉSIE Q.	Erreur d'impression	14	Daniel Bélanger	coronet liv
36	ROMAN	City	18	A. Baricco	Albin Michel
37	ROMAN Q.	Carnets de naufrage ♥	29	G. Vigneault	Boréal
38	POLAR	Avant de te dire adieu	16	M. Higgins Clark	Albin Michel
39	ROMAN Q.	On ne laisse pas les dames rentrer seules à la maison	5	Danielle Marcote	Libre Express.
40	BIOGRAPH.	Le ruisseau des singes ♥	15	Jean-C. Brialy	R. Laffont

### Livres -format poche

1	ROMAN	Geisha ♥	19	Arthur Golden	Livre de poche
2	ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	14	Helen Fielding	J'ai lu
3	SPIRITU.	Conversations avec Dieu, tome 1 ♥	12	Neale D. Walsh	J'ai lu
4	ROMAN	L'alchimiste	239	Paulo Coelho	J'ai lu
5	BIOGRAPH.	La prisonnière	6	Oufkir & Fitoussi	Livre de poche

♥ : Coups de cœur RB ■ : 1<sup>ère</sup> semaine sur notre liste  
N.B. : Sont exclus les dictionnaires et les titres à l'étude

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815  
www.renaud-bray.com

Francine Allard  
Les mains si blanches de Pye Chang

### Francine Allard

## Les mains si blanches de Pye Chang

roman, 156 p., 18 \$

Triptyque  
Tél. et téléc.: (514) 597-1666  
www.generation.net/tripty

### Lettres québécoises la revue de l'actualité littéraire

Recevez en prime  
Larry Volt de Pierre Tourangeau (valeur 16 \$) avec un abonnement d'un an à *Lettres québécoises*

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)	
Individu	Institution
Canada 20 \$	Canada 25 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$
2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)	
Individu	Institution
Canada 35 \$	Canada 45 \$
Étranger 45 \$	Étranger 55 \$
3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)	
Individu	Institution
Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 70 \$	Étranger 80 \$

Entrevue : Noël Audet

NOM \_\_\_\_\_  
 ADRESSE \_\_\_\_\_  
 VILLE \_\_\_\_\_  
 CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉL. \_\_\_\_\_  
 CI-JOINT  CHÈQUE  MASTERCARD  VISA  
 NO \_\_\_\_\_ EXP. / \_\_\_\_\_ 99  
 SIGNATURE \_\_\_\_\_ DATE \_\_\_\_\_

RETOURNER À : LETTRES QUÉBÉCOISES

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
 Téléphone : (514) 525-95-18 • Télécopieur : (514) 525-75-37  
 Courriel : xyzed@mblink.net

### LECTURE LE NOROÏT - OLIVIERI

Nous avons le plaisir de vous annoncer la reprise des lectures Noroit-Olivieri, un événement littéraire qui rejoint un public considérable depuis maintenant deux ans.

Lundi 25 septembre 19 heures 30

Martine Audet,  
auteure de *Orbites*

Catherine Fortin,  
auteure de *Le désarroi des rives*

Bertrand Laverdure,  
auteur de *Les forêts*

Louis-Jean Thibault,  
auteur de *La nuit sans contours*

Prochaines lectures :  
 Lundi 23 octobre 2000  
 Lundi 13 novembre 2000  
 Lundi 4 décembre 2000  
 Réservation : 514.739.3639

**Olivieri**  
librairie • bistro

5219 ch. de la côte-des-neiges  
 T 514.739.3639  
 F 514.739.3630  
 H3T 1Y1  
 métro côte-des-neiges

Si vous désirez souper au Bistro avant le débat, il est préférable de réserver.

## Raymond Beaudry

# La résistance incertaine

La ruralité dans le passage de la modernité à la postmodernité

Bien que cet ouvrage porte sur les transformations du mouvement identitaire rural au Québec, il dépeint une réalité universelle : comment est-il encore possible d'habiter un lieu quand la vie est assujettie à la technique et à l'économie ?

2-7637-7716-3  
330 pages • 25 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL  
 Pavillon Maurice-Pollack, bureau 3103  
 Cité universitaire, Sainte-Foy (Québec) Canada, G1K 7P4  
 Téléphone (418) 656-7381 • Télécopieur (418) 656-3305  
 Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca • http://www.ulaval.ca/pul

## LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Vive les révolutions!

## RÉVOLUTIONS

Luc Asselin  
Lancôt Éditeur  
Montréal, 2000, 224 pages

Rédacteur et traducteur de métier, romancier et nouvelliste par goût, Luc Asselin est également historien amateur. Et elle est toujours là, l'Histoire, ancienne ou contemporaine, dans les histoires qu'il imagine: comme décor, comme climat, et surtout comme une énigme aux mille formulations, impossible à résoudre mais qu'il ne faut pas pour autant renoncer à interpeller. Et avec elle, l'humaine condition, ce vieil objet de perplexité. Asselin est un écrivain dont le regard est tourné vers le monde et qui ne cesse de s'en étonner.

Phenix, son premier roman paru l'an dernier aux éditions de L'Hexagone, racontait l'histoire d'une bien étrange réinsertion sociale: pendant la guerre civile d'Espagne, un pyromane meurtrier mettait ses talents au service d'une faction politique. Dans le pays à feu et à sang, sa folie mégalomane, devenue tout à coup utile, se dissolvait, comme absorbée par la folie collective de la guerre.

Pourquoi la guerre semble-t-elle être un état permanent où se maintient l'humanité? C'est la

question que posaient les nouvelles de *Guerre*, le premier recueil d'Asselin (1993, L'Hexagone). Du Haut Moyen Âge à aujourd'hui, de la France de Jeanne d'Arc au Vietnam d'hier, mais aussi pendant les intermèdes de paix, Asselin y décrivait ce goût de l'agression apparemment inscrit dans notre patrimoine génétique. D'une nouvelle à l'autre se dessinait une réponse qui avait toutes les allures d'un verdict: les hommes font la guerre parce qu'ils y prennent plaisir. La guerre les amuse et les excite. L'érotisme se nourrit de la mort. Et à toutes les époques, s'il y a des régimes politiques qui asservissent les individus, on les voit trop commodément comme des machines monstrueuses réglées par une minorité agissante, sans voir que chacun participe à leur maintien.

Le thème central de *Révolutions* est annoncé sans détours dans le titre. Chacune des cinq nouvelles du recueil raconte une, encore qu'il y en ait de plus classiques que d'autres. Dans *Citron*, qu'évoque l'illustration de la couverture, nous sommes en pleine révolution russe, autour de 1920, alors que Léon Trotsky, en commissaire du peuple à la guerre, sillonne le pays à bord d'un train blindé muni de tout le confort possible. Il «apportait le

ciment des idées d'octobre» jusque dans les coins les plus reculés du pays où sévissaient la misère et la famine. À un subalterne qui, par scrupule, refuse un citron qu'il lui offre, Trotsky lance un défi: qu'il trouve, s'il le peut, parmi tous les affamés, la personne qu'il juge plus digne qu'une autre de recevoir le citron...

Le *Che* nous lance sur la piste du célèbre révolutionnaire cubain, abattu dans les montagnes de Bolivie en 1967. Trente ans plus tard, une mission d'experts, menée par un ancien compagnon de Guevara épris de vérité, est chargée de retrouver ses restes que le gouvernement bolivien aurait enfouis sous la piste de béton d'un aéroport.

L'expédition, au départ très organisée, va déraiper jusqu'à devenir une sorte de quête mystique. Ces hommes raisonnables, partis à la recherche de restes humains, s'approchent en fait d'un mythe toujours vivant, en qui certains voient un thaumaturge, un Christ des temps modernes. Il devient dès lors impossible de croire à sa mort.

Les autres révolutions du recueil d'Asselin sont plus surprenantes. Celle de la première nouvelle, *L'Enseigne*, est plutôt un bouleversement moral rendu avec beaucoup de force: à bord d'un vaisseau britannique à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un marin pourtant fier et courageux consent, dans un moment d'abandon digne d'un personnage de Kafka, au sacrifice absurde de sa vie.



Dans une autre nouvelle, touchante, presque drôle, c'est l'irruption du désordre — et de l'amour — qui «révolutionne» la vie jusque-là parfaitement réglée d'un laitier des années 50. Le recueil se termine sur une nouvelle qui illustre de façon un peu trop appuyée l'attrait surnois des sectes dans la société moderne, «dans cet ensemble rompu, dans ce système disloqué» où «la passion de la vie, le plaisir d'être» ne signifient plus rien, on est prêt à accueillir n'importe quelle chimère.

Dans ces nouvelles, il suffit d'un rien — un dessin bizarre peint sur un trottoir, un ordre absurde, une bouteille de lait au chocolat qui n'est pas à sa place, un citron dans un pays en famine — pour que les consciences chavirant, que le bon jugement se retourne en folie, que le monde se retrouve sens dessus dessous. Les révolutions sont d'abord des dérapages individuels auxquels les humains, à tour de rôle, semblent toujours prêts à se laisser aller.

Luc Asselin excelle à installer un climat, à nous plonger dans un milieu ou une époque qui nous sont donnés à voir dans

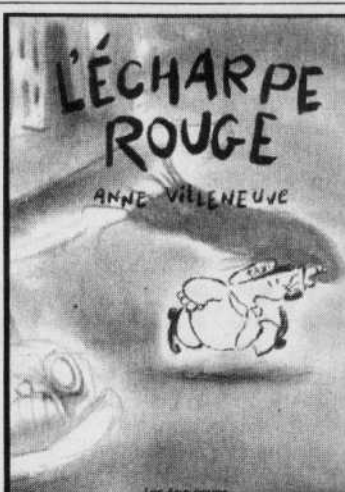
leurs particularités. *J'écris avec les yeux*, dit-il volontiers lorsqu'on lui demande de caractériser son style. Et en effet, son écriture est à la fois précise et évocatrice. On peut voir nettement tel visage d'homme avec «ses rides profondes qui s'enracinaient à la naissance des paupières ainsi que ce menton qu'il lançait en avant et qui entraînait la peau du cou à sa suite». Ou celui de cette femme qui «possède ce sourire rayonnant qui transforme le visage et ramasse les joues de telle sorte qu'il faut se retenir de ne pas se pencher pour les embrasser. Alors, ses paupières se plissent pour lui donner de grands yeux comiques qui, bien que très foncés, prennent une émouvante transparence».

Dans une entrevue qui accompagnait sa biographie lors de la parution de *Guerre*, Luc Asselin disait: «Si, de ma plume, devait naître chez quelqu'un une nouvelle façon de voir les choses, dût-elle être opposée à la mienne, je répondrais: mission accomplie.» Les lecteurs d'Asselin sont donc conviés à une petite révolution tranquille.

robert.chartrand5@sympatico.ca



Robert Chartrand



Finaliste  
au prix Québec /  
Wallonie-Bruxelles  
du livre jeunesse 2000

L'écharpe  
rouge  
d'Anne Villeneuve

« Un album unique en son genre, audacieux et novateur. (...) *L'écharpe rouge* est une œuvre forte, une œuvre riche d'invention créatrice. »

Francine Sarrasin, *Lurelu*

« C'est un album extraordinaire. (...) La lecture des images est un délice. »

Gisèle Desroches, *Le Devoir*

« Dans un album grand format, les aquarelles aériennes d'Anne Villeneuve communiquent tout à l'enfant, en effet, sans que l'aide d'un adulte soit nécessaire: générosité, peur, gratitude... »

Patricia Belzil, *Voir*

« *L'écharpe rouge*, album d'images, a un charme fou. (...) Les illustrations sont tout simplement somptueuses. »

Édith Bourget, *Lurelu*

Les 400 coups

Nous recevons à nos bureaux d'édition  
littéraire un très grand nombre de  
« dactylogrammes » qui prouvent l'intérêt  
des écrivains et des écrivaines d'ici  
pour notre service de lecture et d'opinion.

Est-ce la rançon du succès des  
*Saisons littéraires*  
dont Yvon Boucher est le directeur?

Guérin, éditeur ltée  
4501, rue Drolet  
Montréal (Québec) H2T 2G2  
Téléphone: (514) 842-3481  
Télécopieur: (514) 842-4923



68 pages  
10,95 \$

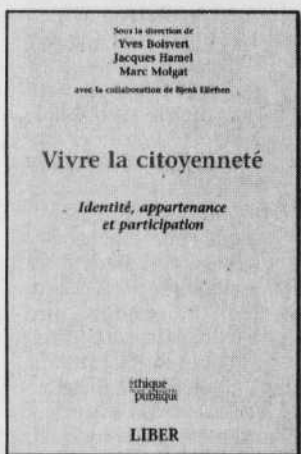
## LIBER

*Vivre la citoyenneté*  
*Identité, appartenance et participation*

sous la direction de  
Yves Boisvert, Jacques Hamel, Marc Molgat

collaborateurs

Claude Bariteau  
Jacques Beauchemin  
Yolande Cohen  
Jules Duchastel  
Jean-Herman Guay  
Jacques Hamel  
Denise Helly  
Thierry Hentsch  
Vivian Labrie  
André Lacroix  
Jocelyne Lamoureux  
Carole Lévesque  
Marc Molgat  
Nicolas van Schendel  
Daniel Weinstock



192 pages, 23 dollars

Documents poche

XYZ  
éditeur

Nycole Paquin (dir.)

## Réseau

*Les ancrages du corps propre*  
et

## Kaléidoscope

*Les cadrages du corps socialisé*

« La cognition:  
un univers riche et complexe »



essai

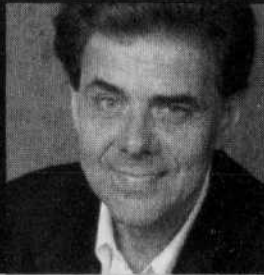
192 p. • 16,95 \$

essai

176 p. • 16,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37  
Courriel: xyzed@mlnk.net

Marc Fisher

Conseils  
à un jeune  
romancier

Écrit par l'auteur  
du célèbre  
*Millionnaire*, un  
livre destiné à  
tous ceux qui  
s'interrogent sur  
les différents  
aspects de la  
construction d'un  
roman à succès.  
Pour les  
romanciers en  
herbe... et tous  
les curieux de  
littérature.

Ne manquez pas la conférence que donnera  
Marc Fisher  
sur son dernier livre  
*Conseils à un jeune romancier*  
le lundi 2 octobre 2000  
de 19 h à 22 h  
à l'Hôtel Crowne Plaza  
505, rue Sherbrooke Est (Métro Berri)

Coût: 20\$ (taxes incluses)  
Informations: (514) 499-3000 poste 254

QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com

Centre des arts  
contemporains du  
Québec à Montréal

Ce livre sur papier ivoire,  
d'une facture élégante  
et originale, présente  
l'histoire et les  
différentes réalisations  
du Centre ainsi que le  
travail de quelques  
artistes.

La passion de la littérature



I'HEXAGONE  
www.edhexagone.com

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Méchant postmodernisme

## L'HUMANITÉ IMPROVISÉE

Pierre Vadeboncoeur  
Éditions Bellarmin  
Montréal, 2000, 192 pages

On n'aime pas dire une chose semblable au sujet d'un penseur de la trempe de Pierre Vadeboncoeur, mais le taire signifierait renoncer à l'honnêteté critique: il faudra une dose considérable de patience et de tolérance au lecteur qui plongera avec ardeur au cœur de ce livre qui se veut une machine de guerre contre le postmodernisme. Tout plein d'une verve imprécatrice qui se prend trop souvent elle-même pour contenu, avançant une pensée qui dit fuir la grandiloquence mais qui s'y complait sans cesse, *L'Humanité improvisée* cultive les accents tragiques dans un décevant jardin d'imprécisions.

En berger de l'Être inquiet, Vadeboncoeur fustige un postmodernisme auquel il attribue tous les torts mais qu'il ne parvient jamais à définir clairement. Animé par une sorte d'élitisme nietzschéen qui refuse de s'abaisser à s'expliquer avec force détails, il frappe en gros, dénonce la déliquescence de «l'époque» dominée par des «ils» qu'il définit comme étant «non pas quelques personnes mais une généralité fort étendue qui nous conditionne tous» et agite le spectre d'un état de siège qui nous ferait peut-être frémir si son ombre imposait des contours plus précis: «Je sens la pression qu'il exerce, qui n'est que celle du conformisme de la masse, où réside son pouvoir incarné.»

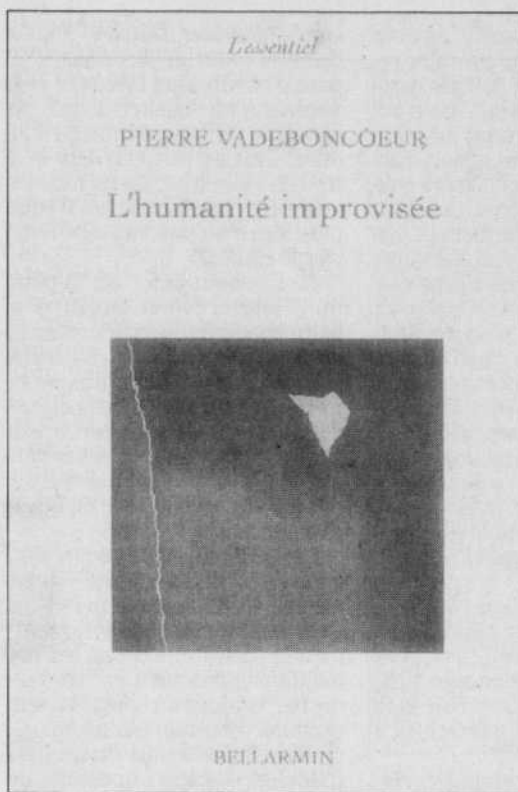
Mais qu'est-il donc, ce postmodernisme qui menace l'humanité en nous? Une lecture attentive nous permet d'aboutir à cette glanure: le postmodernisme selon Vadeboncoeur, ce serait une culture du relativisme, de la liberté sans valeurs et détachée du passé, donc dégénérée en licence, un dé-

ferment ininterrompu de «pensers sans gravité», un impérialisme de l'excitation et de l'indifférence, de l'innocence et du cynisme, un «existentialisme de foule» élevé sur les ruines du monde intérieur et du recueillement, un dogmatisme de la négation privé d'esprit critique, bref, ce serait le règne du «dernier nihilisme» qui «ne s'embarrasse plus d'abolir les choses. Il les lance tout simplement dans l'insignifiance». Etranger à toute forme de fidélité, ennemi du principe qui veut qu'une loi structurante préside à l'ordre moral du monde et permette ainsi l'émergence de la conscience, ce postmodernisme est un «néo-obscurantisme» dont la visée ultime serait «de brader l'Expérience humaine».

Des envolées semblables, qui érigent l'art de vomir la société contemporaine en devoir philosophique, on en a déjà lu à profusion, et la colère de Vadeboncoeur poursuit cette tradition en empruntant même son principal défaut: le vague de la charge et la hauteur déniée du ton. Personne, ni philosophe, ni penseur, n'est nommément pris à partie dans ces pages, à l'exception de Jean Larose, que l'auteur s'empresse tout de suite d'élever au rang d'«une des meilleures consciences non conformistes à l'œuvre dans notre pays». Cela dit, puisqu'il faut bien identifier un coupable, on se rabattra, encore une fois, sur les médias, ici stigmatisés en tant que «souverains moyens d'occupation de l'esprit humain», dans le mauvais sens du terme, bien entendu.

Vadeboncoeur aurait-il donc tout faux, surpris à courir après une proie qui lui échappe parce que trop vaporeuse et fugitive? Certains passages bien frappés de cet essai nous interdisent de franchir ce pas.

Justes et décapantes, les colères que lui inspire les commémorations du 50<sup>e</sup> anniversaire de *Refus global* et les appels à renouer avec la «subversion» de Mai 68 bousculent un certain conformisme révolutionnaire. Un *Refus global* commémoré,



chanté et placé à l'abri de la critique, c'est un élan créateur, un geste de liberté trahi, vidé de sa charge d'ébranlement «contre les conformismes présents, qui ne sont plus du tout ceux d'antan». Un Mai 68 idéalisé, c'est une révolution vide, postmoderne, c'est une maladie qu'on invoque pour contrer ses propres ravages.

Les fidélités de Vadeboncoeur ont d'autres visages que ceux-là. Ici encore, le pamphlétaire,

ailleurs égaré dans l'imprécation débridée, retrouve une certaine justesse de ton. Attaché à un enseignement à même d'inculquer «l'idée de l'admirable», il invoque avec un bel emportement la figure de Péguy, antidote, selon lui, à l'esprit postmoderne: «On découvre à l'épreuve que si élevée que soit une pensée comme celle de Péguy, cette pensée, loin de nous perdre dans des sphères, nous atteint directement, à notre niveau, manifestant ainsi que l'élevation est le contraire de la hauteur. L'héroïsme comprend la simple humanité. L'idéalisme de Péguy est un réalisme.»

C'est à Gaston Miron, cela dit, que Vadeboncoeur consacre ses pages les plus brûlantes. Apologie pleine de ferveur de ce turbulent généreux que fut l'auteur de *L'Homme rapaillé*, le premier chapitre de cet essai offre un moment de haute intensité littéraire.

Admirative, la prose de Vadeboncoeur, comme aspirée, transcende la plate analyse pour aller rejoindre l'homme: «Il n'y avait pas de meilleur camarade que lui. Ce trait témoigne à sa manière d'un sentiment d'infériorité commune devant la sublime raison des choses.» C'est un poète qui contient toute la poésie du monde que rend l'éloge de Vadeboncoeur; c'est la grandeur d'une inspiration québécoise faite de «maladresse et [de] génie» qu'il salue. Contre la vulgarité et le vide postmodernes, le Miron de l'essayiste se dresse et sa parole souveraine dit la justice, la lutte et l'humain sans ressentiment parce qu'elle aime. Par moments trop abstraits et abscons, ce texte n'est pas sans défaut et ses jongleries sémantiques peuvent agacer, mais il inspire un sentiment de dignité qui fait tomber les défenses.

Entre la déception et l'illumination, que retiendra-t-on de cet essai au style remarquable autant par les désagréments qu'il provoque que par le sublime auquel il atteint parfois? Peut-être quelque chose comme une pensée large et forte aux manifestations altières et nébuleuses.

[louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)



Louis  
Cornellier

## Melons! Beaux melons!



## SIGNETS

MARIE-ANDRÉE  
LAMONTAGNE  
LE DEVOIR

Il était assis, avec quelques autres de ses confrères infortunés, derrière les étals où s'offrait son œuvre à qui en voulait. Indifférent, cruel, le public jetait un regard en passant aux bonheurs de lecture tarifés qu'on lui proposait, consentant parfois à la feuilleter d'un air faussement sérieux avant de voler, comme une phalène, vers l'auteur à succès qui, là-bas, semait à tout vent ses dédicaces. Ainsi le veut une loi non écrite d'un rite de la vie littéraire — la

séance de signature — qui fait trop souvent de ces noces du commerce et de la culture que sont les salons du livre un concours de popularité.

Il est vrai que la scène se passait au Salon du livre de Brive-la-Gaillarde, jusqu'à il y a peu jumelé au Salon du livre de Montréal. Les deux manifestations n'ont pas seulement en commun de se tenir en novembre, à quelques jours d'intervalle, marquant ainsi, chacune à sa manière, un temps fort de l'automne des éditeurs. Toutes deux affichent aussi un louable parti pris populaire. Là-bas, dehors, samedi est jour de marché, et pour ce qui est des produits du terroir, on peut dire que la Corrèze ne le cède en rien, en abondance et en saveurs, à tous les Fauchon de la terre. Tout ne serait-il qu'affaire de récipients? Les sacs griffés où glissent les barquettes et les petites boîtes ficelées hors de prix de la célèbre adresse parisienne sont remplacés par de pratiques cabas d'ou émergent, promesses colorées, les tiges des

poireaux et les feuilles de carottes qui cohabiteront avec le dernier-de son écrivain favori. Colette aurait aimé.

Jeu prochain, 27 septembre, s'ouvrira à Chicoutimi le Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean, le premier d'une saison qui se poursuit jusqu'à la fin mai et compte neuf étapes, celle de Montréal mise à part. Tout en étant d'une espèce particulière, le Salon du livre tient aussi du marché, avec ses arrivages, ses primeurs, ses produits vedettes, ses stands, vers quoi l'éditeur et une fourmière d'employés se font fort d'attirer le chaland. Pourtant, l'affluence et le bruit des tiroirs-caisses ne doivent pas abuser. Ils sont nombreux à le reconnaître: d'un point de vue commercial, la participation à un salon du livre, où qu'il se tienne, n'est pas une bonne affaire pour l'éditeur. C'est dans une perspective de promotion à long terme qu'il doit envisager les choses. Mais le public et les auteurs y trouvent certainement leur compte.

Le premier y voit l'occasion de prendre un bain de livres, assorti d'activités de toutes sortes. A quoi les grands, les fervents lecteurs préféreront la quiétude des librairies et l'atmosphère studieuse des bibliothèques, mais la promotion du livre et de la lecture est dans une telle nécessité qu'elle peut s'accommoder de plusieurs fronts de lutte. Et à Hull, Sept-Îles ou Chicoutimi, il n'est pas rare de voir le libraire du coin tenir le stand de tel éditeur ou distributeur. Il revêt au salon du livre des visages familiers de sa librairie. Il se fait connaître à d'autres. Pendant ce temps, le livre est entre bonnes mains. Saoulé de bruit et de couleurs, ayant déambulé à sa guise dans

les allées, s'étant laissé retenir par un titre ou quelque échange de vues devant micros, le lecteur occasionnel, qui sait? se transformera peut-être en lecteur assidu pour avoir un jour fréquenté un salon du livre.

De son côté, l'écrivain lui doit d'être tiré momentanément de sa solitude, toute relative, faut-il ajouter, dès lors qu'au Québec, comme un peu partout dans le monde, la plupart des écrivains sont aux prises avec la salubre obligation de gagner leur vie. S'il ne montre pas l'ironie d'un Julien Gracq, prêt à donner rendez-vous, juste pour voir, à ses lecteurs un dimanche matin devant Notre-Dame, du moins l'auteur se veut-il disponible. Pour un bout de conversation. Pour une signature. Pour un échange de regards intimidés. Pour pavoiser devant la belle-famille venue en délégation tandis que les plus proches, qui croient s'être reconnus dans le livre, font encore la tête...

Mais les éditeurs? Les moyens et les petits surtout, mais aussi les plus gros, comment font-ils? D'abord, ils jonglent avec les dates d'un calendrier infernal qui les mène, s'ils achètent tout, après Chicoutimi en septembre, à Sherbrooke et à Francfort en octobre, à Rimouski et à Montréal en novembre, à Sept-Îles en février, à Paris et à Hull en mars, à Bruxelles, Québec, Trois-Rivières et Genève en avril, en Abitibi en mai. Triste vie, ironiseront les sédentaires, forcés de voyager par Internet. Mais il faut les voir, les soirs

d'ouverture de salon, le tailleur pimpant, la cravate chic, boire leur vin d'honneur dans les effluves de Brut et de Chanel n° 5, et le dernier jour, le teint blafard, les yeux rougis par la poussière, stoïques, servir le dernier client avant de refaire les cartons.

Soyons réalistes: tous les salons de la liste ne seront pas retenus. Et Francfort, qui n'est pas un salon (ouvert au grand public) mais une foire (rendez-vous de la profession où se transigent les droits), n'est conservé que de quelques-uns. De plus, il n'est pas nécessaire d'être un fier-à-bras pour faire ce métier. Au delà d'un certain chiffre d'affaires, l'éditeur a des employés, dont certains sont très musclés. Par ailleurs, beaucoup d'éditeurs, et de toutes catégories, choisissent de confier à leur distributeur, moyennant une participation aux frais, l'aspect logistique de l'opération. C'est alors le distributeur qui loue les stands et veille à leur aménagement (à titre indicatif, l'unité de 10 pieds sur 10 pieds se loue 1500 \$ au Salon du livre de Montréal, et un éditeur d'importance aura souvent besoin de 12 à 18 unités pour mettre en valeur sa production).

Enfin, l'État québécois, par l'entremise de la SODEC (Société de développement des entreprises culturelles), accorde une aide financière à l'éditeur qui a décidé de participer aux différents salons du livre régionaux (entre 300 \$ et 650 \$ par salon, ou un total de

5000 \$ s'il participe à tous) tandis que le gouvernement canadien, à travers l'AELC (Association pour l'exportation du livre canadien), facilite la présence des éditeurs aux salons de l'étranger en assumant une partie de leurs frais de déplacement.

Même si peu d'éditeurs font leurs frais, Louis Dubé, de la SO-DEC, observe une légère augmentation des ventes réalisées dans le cadre des salons du livre. Par ailleurs, au Québec, le volet animation, la valeur ajoutée de l'événement, ne cesse de prendre de l'ampleur, jusqu'à déborder «hors les murs» et «hors durée». Semaine du livre à Trois-Rivières avant la tenue du salon. Débats, conférences, lectures publiques à Québec. La formule traditionnelle du salon du livre est peut-être en train d'exploser pour, telle une nova, faire rayonner le livre.

Mais la littérature? Des voix s'élèvent pour demander qu'on lui accorde une plus grande place. Ne parlons pas du recueil de poèmes qui, par essence, ne peut rivaliser dans les faveurs du plus grand nombre avec le second tome des mémoires de Brigitte Bardot. Mais l'auteur réputé plus confidentiel, l'essai plus exigeant, ceux-là ne pourraient-ils pas aussi avoir leur place sur les estrades selon une formule encore à préciser? Et même les poèmes, en quoi seraient-ils incompatibles avec les fêtes du livre? Au Salon du livre de Hull, il y a deux ans, une série d'entrevues avec des poètes, un vendredi soir à 18h, avait attiré un public nourri et attentif. Alors que, on le sait, le public habituel des salons du livre, sollicité sur les habituels sujets à la mode, fait presque toujours son zapping habituel. Il reste un peu et puis s'en va.

Le magazine littéraire de Télé-Québec  
Animé par Danielle Laurin

Vendredi 19h30 • Rediffusions: dimanche 13h30 et lundi 13h30

## Cette semaine à CENT TITRES

DIMANCHE, 13 h 30, Danielle Laurin rencontre Michel Tremblay sur le lieu de tournage de son téléroman *Le cœur découvert*.

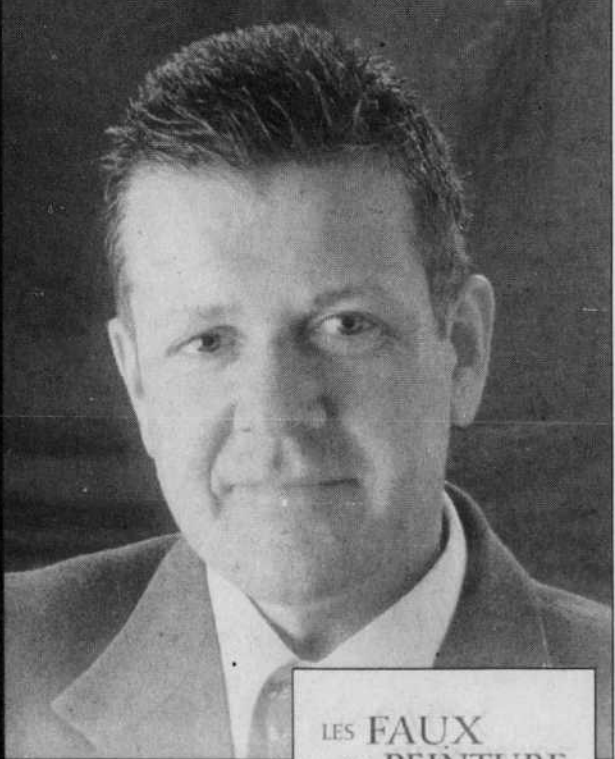
D. Kimm présente plusieurs nouveautés en littérature jeunesse dont le dernier roman d'Élise Turcotte *Annette et le vol de nuit*. Yvon Lachance a lu le dernier polar de Lawrence Block, *Les Péchés des pères*. Le livre de la semaine de Danielle Laurin: *La conversation amoureuse*, d'Alice Ferny.

Que lisiez-vous quand vous étiez enfant? Dany Laferrière parle des livres qui ont marqué son enfance...

VENDREDI, 19 h 30, Danielle Laurin rencontre Aki Shimazaki, un nouveau visage dans le paysage littéraire québécois.



UNE PREMIÈRE EN AMÉRIQUE DU NORD!



## LES FAUX EN PEINTURE

Philippe Bensimon



Pour la première fois au Canada, un musée ose aborder ouvertement la délicate question des faux en peinture.

Philippe Bensimon, Ph. D., criminologue au Service correctionnel du Canada, a mené une vaste enquête sur le sujet.

## CONFÉRENCE

## LE PHÉNOMÈNE DU FAUX EN PEINTURE

Philippe Bensimon  
Mercredi 27 septembre à 19h00  
Au Musée des Beaux-Arts de Montréal  
Auditorium Maxwell-Cummings  
1379, rue Sherbrooke Ouest

Éditions  
CURSUS  
Universitaire

La référence statistique en nouvelles technologies et organisations!

LES COMMUNICATIONS  
ELECTRONIQUESLes communications  
électroniques

164 pages 22,50 \$

DES MÉTIERS ET  
DES GENS EN TICDes métiers  
et des gens en TIC

168 pages 22,50 \$

INFO ETRE  
COLLECTION

cefrio  
votre lien avec l'avenir

iq  
ISABELLE QUENTIN ÉDITEUR

Diffusion Somabec  
(450) 467-8565 1 800 361-8118  
<http://iqe.qc.ca>

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Forcer le hasard  
ou l'art du suspense

SOINS INTENSIFS

Christine Brouillet  
La Courte Échelle  
Montréal, 2000, 252 pages

ÉRIC SABOURIN

Lire un bon roman policier, c'est se comporter parfois en fauve et tout dévorer d'un trait comme un lion dépèce une victime sacrifiée au maintien essentiel de sa sanguinaire constitution... canines saillantes sous l'œil inquiet du seul soleil qui a tout vu! La rayonnante santé qui résulte de ce repas nutritif est entièrement pour la vigilance du lecteur-faive: c'est une constante remise en forme, un des bienfaits du roman policier, véritable sport, vraie chasse à courre. Mais attention! le polar crée une dépendance: en proie à cette faim étrange, on en redemande.

Pour réaliser un bon polar, il faut un doigté remarquable: un récit original ne manquant pas d'effets de surprise aux moments opportuns, le maintien d'une tension constante pouvant encore s'accélérer à l'approche du dénouement de l'intrigue, savoir faire concourir des événements nouveaux dans la vaste sphère du vraisemblable, et surtout l'exigeante nécessité de révéler progressivement à la conscience du lecteur les données de l'énigme et la solution ultime.

Satisfaisant plusieurs de ces exigences, *Soins intensifs* offre une haletante lecture nous hypnotisant comme la musique enchanteresse des charmeurs de serpent: on ne dépose ce livre de Christine Brouillet qu'une fois bien repu d'émotions fortes.

## Double action

Ingénieuse histoire d'enfants malades ou gravement blessés, réunis en ce lieu sordide qu'est tout hôpital, la trame tisse une toile où deux affaires criminelles sont peu à peu liées: celle d'une tentative de meurtre ou de règlement de comptes envers un trafiquant de drogue, Bruno Desrosiers, à la fois informateur et escroc, atteint de plusieurs balles ayant touché aussi, presque par ricochet, son fils Maxime, témoin oculaire de la scène; puis il y a cette autre affaire tristement plus attachante où une mère psychopathe, Denise Poissant, abuse physiquement son jeune enfant, Kevin, pour le plaisir non seulement de le torturer, mais de poser des énigmes au corps médical dont elle veut attirer l'attention par un biais pervers.

Faute d'avoir été l'infirmière ou le médecin en puissance qu'elle avait voulu être dans sa jeunesse, elle cherche à jouir du pouvoir de régir la santé de son enfant à sa guise par une espèce de droit de vie ou de mort lente. Une vraie tordue! Ces deux affaires, en apparence sans rapport concomitant, en auront bientôt un quand les enfants, victimes des jeux déléterés des adultes et de leurs parents, réuniront tout ce monde à l'hôpital. Sur la grande mer des rescapés utiles à donner un sens à son existence héroïque de sauveur, une détective du nom de Maud Graham jouera la tenace capitaine venue trancher le nœud gordien de ces mystérieuses affaires policières.

La détective se comportera comme si elle cherchait une aiguille dans une botte de foin, épuisante corvée comme l'est toute recherche de vérité dans le labyrinthe des innombrables mensonges humains, mais, au fond, Graham finira par trouver une autre aiguille que celle qu'elle cherchait: munie d'un fil reliant la seconde à la première aiguille, la vérité tant recherchée dévoilera alors un juge coupable de trafic de narcotiques, de meurtre, d'intimidations de tous genres au cœur même de tout un réseau d'influence. Comme toute, la seule chose discutible du roman est ce fil liant les deux histoires et offrant la solution ultime aux deux affaires.



## Accélération finale

L'époustouflante rapidité de l'accélération finale du roman (surtout les sept dernières pages) est d'une telle ampleur et atteint une telle cadence que le lecteur devra peut-être se réveiller la nuit pour peser le pour et le contre de la nature plausible de ces révélations à l'esprit de Maud Graham (car il disait, lui, de tous les indices). Elle n'aura peut-être pas fini son embêtante enquête au moment où le livre s'achève. C'est un peu comme la mystérieuse serrure du domicile de Denise Poissant, forcée deux fois de suite une même soirée, mais que seul le coupable agent Berthier, complice du juge dans l'affaire Desrosiers, réussira en premier à ouvrir. D'ailleurs, ce cher Berthier, fossoyeur de la première affaire, sera l'indispensable instrument paranoïaque de la révélation de la seconde. Son comportement final laisse perplexé. Il est vrai qu'il disposait d'un passe-partout pour la serrure et qu'il n'avait peut-être pas grand-chose à forcer pour accéder à des photos lui indiquant un lac et le chalet de Denise Poissant, voisine du grand coupable présent pour l'hécatombe finale. Au-delà du comportement ultime de Berthier, ces coïncidences forcent un peu le hasard.

Dans la première nouvelle que j'ai lue de John Updike (*Le Dernier Poker*, ça s'appelait, je crois), un homme à qui on venait d'apprendre qu'il avait le cancer se faisait réchauffer un machin au micro-ondes, une fois rentré chez lui, et, observant l'aliment en train de cuire, imaginant les ondes le pénétrant et le parcourant «de l'intérieur vers l'extérieur», il comprenait soudain, en une fulgurante intuition, la nature inexorable (et peut-être aussi l'origine) du mal qui le tuait. Dans *Aux confins du temps*, le plus récent roman de Updike traduit en français (deux ont entre-

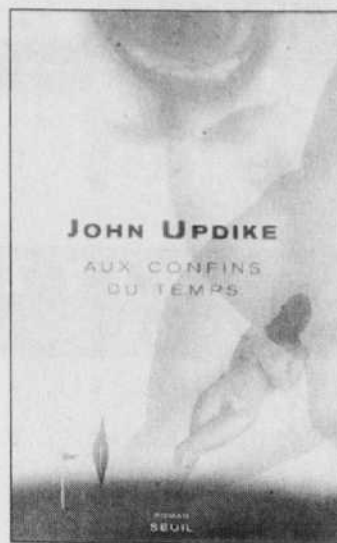
sur la trace de pilliers de tombeaux égyptiens, de l'évangéliste Marc, aux abords d'une abbaye irlandaise dévastée par des guerriers vikings et dans un camp d'extermination nazi. Chaque fois, le narrateur empoigne brivement le je, sautant sur une nouvelle scène de l'humanité avec autant d'aisance que s'il se glissait dans une nouvelle peau. Ces moments de l'histoire, semble dire Updike, n'ont jamais cessé d'être» puisque, par la littérature (dont les prodiges paraissent se déployer, ici, de concert avec ceux de la science, en accord avec la structure même de l'univers), il est possible de les revivre encore et encore.

Mais ces plongées dans le passé ne constituent qu'un occasionnel et efficace contrepoint (ça coule de source) à l'intérieur d'un solide récit d'anticipation qui n'est pas pour autant réductible aux tics le plus souvent affligeants des auteurs de science-fiction. Updike a choisi de situer son histoire en l'an 2021 de



Louis Hamelin

notre ère, dans un pays, les États-Unis, qui se relève tant bien que mal d'un affrontement nucléaire avec la Chine (pratiquement anéantie). Dans l'existence confortable que mène cet analyste financier à la retraite dans sa campagne résidente de la Nouvelle-Angleterre, en compagnie de sa troisième femme (lorsque celle-ci, donc, n'est pas remplacée par le pur fantasme réalisé d'une adolescente junkie), on pourrait croire que presque rien n'a changé, finalement. Mais quand même, quelques détails: la mafia, prenant la relève d'un gouvernement central désormais à peu de chose près inexistant, assure la protection des citoyens, pour une somme bien plus modique que les impôts que leur réclamait auparavant l'État anéanti. La mafia qui supplante l'hydre de la bureaucratie: voilà qui, en plus de relever d'un subtil réalisme, semble renvoyer dos à dos les courants libertaires et surviva-



listes de la société américaine (pour ne rien dire de leurs fameuses milices privées). Dans ce climat de désorganisation apparente où un ordre nouveau se glisse, mais lentement, sous les décombres de l'ancien, l'État du Massachusetts, relativement épargné par les missiles, frappe sa propre monnaie; un nouveau satellite artificiel (une station orbitale devenue irrécupérable en raison d'une technologie fortement éclopée) côtoie la Lune dans le ciel; on apprend que le Midwest est devenu un vaste désert radioactif et que le Mexique, maintenant puissance régionale et pays d'accueil drainant de nombreux émigrants américains, songe à récupérer le Texas, l'Arizona, le Nouveau-Mexique et la Californie.

Le tour de force de John Updike est de rendre tout ça extrêmement plausible par la seule virtuosité de son style et de sa pensée, qui sont capables de créer, pour l'émerveillement du lecteur, une machine littéraire irrésistible fonctionnant presque sans anicroche. Le roman d'anticipation ancré dans un futur relativement rapproché — choix esthétique et technique qui fut aussi celui de Carlos Fuentes (*Christophe et son œuf*) et de Ken Kesey (*Sailor Song*, injustement méconnu et pas encore traduit

en français...) — permet à l'imagination de se déployer dans des directions fabuleuses sans jamais rien perdre de son pouvoir de critique sociale, qui en ressort au contraire accru, grâce à la chimie particulière que constitue ce mélange de réalisme et d'innovation auquel se catalyseur, et qui ressuscite, sur fond de connaissances scientifiques, la grande tradition satirique de Jonathan Swift. Bien sûr, pendant que son imperturbable héros, sur ce fond de désastre, continue de taper la balle en compagnie de ses amis golfeurs, on aimerait peut-être en apprendre un peu plus sur le niveau de radiations qu'il absorbe quotidiennement dans sa nourriture et l'air qu'il respire. Ce cancer de la prostate, un écho à Tchernobyl? Et les petits-enfants du narrateur, qui, de son propre aveu, ont tous «quelque chose de bizarre»? L'hiver nucléaire a-t-il eu lieu? La discrétion de Updike, en l'occurrence, est remarquable.

Le livre, justement, s'ouvre sur un hiver qui, lui, est bien réel, et par lequel s'enclenche l'engrenage des saisons. Jamais, peut-être, la nature de l'est de ce continent n'aura été, par un romancier, si bien décrite. Updike, en choisissant de privilégier la végétation, qui lui renvoie l'image de son propre style luxuriant et dont aucun symbole ne lui échappe, fait naître en arrière-plan des aventures de son banlieusard libidineux l'idée de régénération nécessaire et cyclique qui accompagne ce livre impeccablement, jusqu'à sa fin.

«[...] la moindre surface présente des profondeurs insondables et tentantes, riches de possibles surprenants, d'un avenir illimité.» Comme l'univers. Oui... Comme la littérature.

## AUX CONFINS DU TEMPS

John Updike  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Claude et Jean Demanueli  
Le Seuil  
Paris, 2000, 362 pages

PATRICK  
POIVRE  
D'ARVOR

## L'irrésolu

roman

“Séduire, c'est ne pas mourir. C'est vivre dans le regard de l'autre.”

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr



Photo: Michelle Valberg

Pour offrir des réponses nouvelles à des questions inédites MAUREEN MC TEER nous invite à parcourir un livre-phare où elle expose les choix et les enjeux auxquels la science médicale et la technologie nous confrontent désormais.

Un document incontournable pour tous les citoyens de XXI<sup>e</sup> siècle.



Vivre au XXI<sup>e</sup> siècle :  
choix et enjeux  
de MAUREEN MC TEER  
312 pages - 24,95 \$

CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Libre Expression

L'horaire  
Cinéma

Tous les samedis dans  
L'agenda



## LIVRES

La vie des revues

## Histoires à dormir debout

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

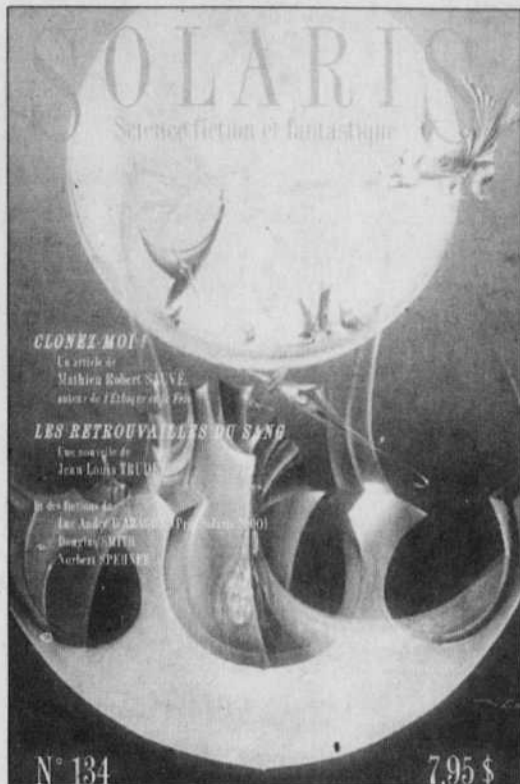
Notre vie quotidienne est remplie d'horreurs. Aux informations télévisées, dans les journaux, dans la rue, l'horreur s'introduit dans nos vies, nous pourchasse jusque dans le salon, rappelant que la vie est un éternel combat, que l'on perd plus souvent qu'on ne l'emporte.

Mais parfois, nous créons nous-mêmes l'horreur. Nous la montons de toutes pièces dans l'intimité de nos chaumières. Seuls avec nos démons, nous nourrissons notre imagination et la peur grandit, s'impose, se développe, tentant le diable et semant le doute. Des cauchemars nous font nous réveiller la nuit. Une chose nous préoccupe, nous obsède. Nous sommes au paroxysme de l'angoisse. Nous sommes aux portes de la littérature fantastique.

Avec son format renouvelé, la revue *Solaris* (n° 134, été 2000), qui s'intéresse à la littérature fantastique depuis les années 70, se propose d'adopter une facture désormais plus littéraire.

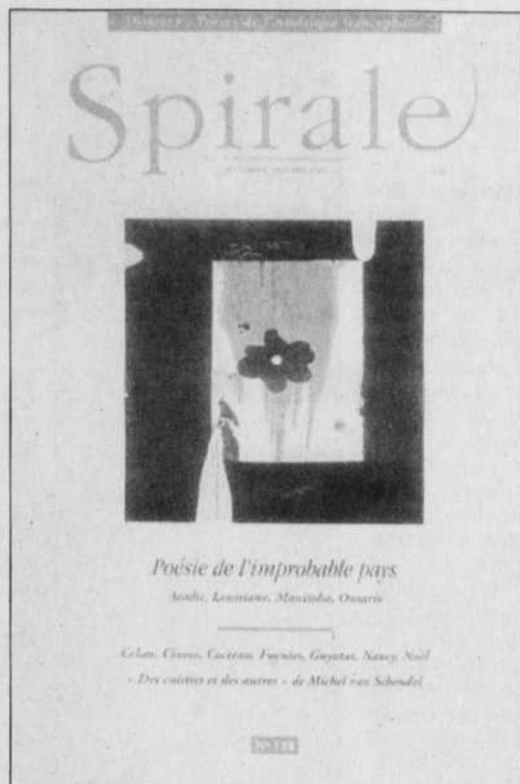
Sous la plume de Luc-André D'Aragon, on lira cet automne une nouvelle fort intéressante intitulée *Sommeil rapide*, grande gagnante du prix Solaris 2000, dont l'histoire, qui se déroule en 2003, se résume comme suit: un homme accepte de participer aux expériences d'une compagnie pharmaceutique visant à abrégé les heures de sommeil. Le cobaye, docile, se prête au traitement. Jusqu'à ce qu'il découvre avec effroi les effets secondaires du médicament, pour le plus grand malheur de son chat, de sa femme et de son fils de quatre ans. De quoi redonner envie de dormir et de rêver...

Science-fiction, dites-vous? À peine... Dans le même numéro, l'auteur Mathieu-Robert Sauvé livre en effet un article intitulé *Clonez-moi!* qui aborde l'épineuse question du clonage scientifique à travers le monde. «*Même si aucun intellectuel sérieux ne prend publiquement position en faveur de cette technique, elle devient tout de même acceptable aux yeux de quelques législateurs. L'Angleterre autorise en effet, trois ans après la tornade Dolly, la recherche sur le clo-*



nage reproductif humain», écrit-il. En bout de piste, il conclut en écrivant: «*Clonage, expérimentations sur l'embryon et manipulations génétiques sont pour les chercheurs des voies prometteuses. Pour les gens qui s'intéressent à la bioéthique, cela donne froid dans le dos.*» Entre la réalité d'aujourd'hui et le futur qu'on nous promet, la frontière est de plus en plus mince.

Rappelons que Mathieu-Robert Sauvé est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Éthique et fic*, qui met en parallèle l'éthique et la science, et l'essai est également re-



visé dans *Solaris*. En page couverture de cet ouvrage, on peut lire cet avertissement au ton qui rappelle celui de la science-fiction: «*De la naissance à la mort, la science prend le contrôle de nos vies.*» La réalité, cependant, dépasse parfois la fiction, la première ayant le fâcheux inconvénient d'être irréversible.

Toujours dans *Solaris*, Daniel Coulombe présente un article sur le symbolisme sexuel et les tabous dans trois contes fantastiques traditionnels du Québec. On y apprend entre autres que la chasse-gale-

rie est un symbole de l'adultère pour les bûcherons québécois, que le loup-garou est en réalité un homme qui a vécu sept années sans se confesser et que le feu follet symbolise le malheur de ceux et celles qui tardent à rentrer le soir à la maison. On précise que le feu follet équivalait à l'amour fou, geste de folie ô combien séduisant.

Petite comme un livre, *Solaris* offre désormais une plus grande sélection de textes de fiction, québécois et d'Europe francophone, ainsi que quelques textes en traduction, notamment du Canada anglais. Elle perd cependant sa rubrique consacrée à la bande dessinée.

Dans *Lettres québécoises*, (n° 99, automne 2000), le directeur André Vanasse proteste contre la mondialisation et en appelle à la solidarité culturelle. Sur le plan économique, nous retournons actuellement à un modèle, écrit-il, «*qui ressemble à s'y méprendre à celui du capitalisme sauvage qui a caractérisé le XIX<sup>e</sup> siècle.*» Puisse la diversité culturelle garder sa place dans ce monde où quelques nantis tentent de monopoliser les profits! Dans la même livraison, un dossier traite aussi des échanges littéraires entre le Québec et l'Allemagne, plus intenses qu'on ne le croirait.

*Lettres québécoises* rend aussi un hommage à Janou Saint-Denis, décédée il y a quelques mois, une «*anarchiste de la paix*» dont l'«*engagement est resté absolu envers la poésie*», poésie nécessaire «*pour passer outre à l'absurdité de l'existence*». Un témoignage signé Bruno Roy.

Pour rester dans la diversité culturelle, la revue *Spirale* (n° 174, septembre-octobre 2000) a préparé un dossier sur la poésie des minorités francophones américaines. Sous le titre *Poésie de l'improbable pays*, il regroupe des entretiens, des analyses et des recensions. Plutôt que collective, la poésie de l'improbable pays devient individuelle. Parmi une vague de titres, Bertille Beaulieu y recense entre autres le recueil *A cette heure*, de la Louisianaise Deborah J. Clifton. L'ouvrage est «*composé de textes écrits en trois variétés de français: le créole louisianais, le cadien et le français international, en plus d'un long texte en américain.*» Une formule qui retient l'attention.

## BIOGRAPHIES

## Odeur de soufre

## WOODY ALLEN

John Baxter  
Traduit de l'anglais  
par Myriam Anderson  
Flammarion, collection  
«Grandes biographies»  
Paris, 2000, 612 pages

LA FOLLE VIE  
DE WOODY ALLEN

Marion Meade  
Traduit de l'américain  
par Jean-Pierre Quijano  
JC Lattès  
Paris, 2000, 456 pages

MARIE CLAUDE  
MIRANDE

Au cours des derniers mois, deux traductions françaises de biographies consacrées à Woody Allen ont vu le jour, les premières depuis ce qu'il convient de nommer le scandale Soon-Yi. Si elles ont comme sujet un seul et même personnage, ces deux biographies sont néanmoins fort différentes tant en ce qui a trait à leur contenu qu'à leur perspective.

La première, rédigée par l'Anglais John Baxter, auteur de biographies non autorisées de Federico Fellini, Luis Buñuel, Stanley Kubrick et Steven Spielberg, s'articule pour l'essentiel autour de la filmographie d'Allen. Après quelques pages dédiées aux jeunes années de celui qui se dis-



Woody Allen

films en 35 ans, la biographie n'incluant toutefois pas *Small Time Crooks*, son dernier film, puisqu'elle a été publiée avant sa sortie en salles.

En décortiquant le mythe et en fouillant l'œuvre, Baxter tente de faire la part des choses entre l'homme et le personnage afin de livrer un portrait sans concession de ce cinéaste qui se métamorphosa, en l'espace de quelques années, de farceur nigaud en un philosophe intellectuel. Baxter aborde non seulement la filmographie mais aussi les sources et influences d'Allen, ses forces et ses faiblesses, ses chefs-d'œuvre et ses échecs, toujours avec la même rigueur.

Sans jamais tomber dans le potin, le dénigrement facile ou l'adulation bête, l'auteur dresse un portrait qui semble assez juste mais qui n'en écorche pas moins, à quelques reprises, l'image officielle du réalisateur. Notamment lorsqu'il décrit dans le détail ses rapports souvent orageux avec nombre d'acteurs et de collaborateurs.

Un texte agressif et intelligent dans lequel on en apprend beaucoup sur le plus célèbre humoriste juif new-yorkais de l'histoire du cinéma — après les Marx Brothers, bien sûr.

Faisant la plus belle part à l'homme plutôt qu'à l'artiste, Marion Meade, auteur d'ouvrages consacrés à Buster Keaton et Dorothy Parker, livre une biographie axée

sur la vie personnelle d'Allen.

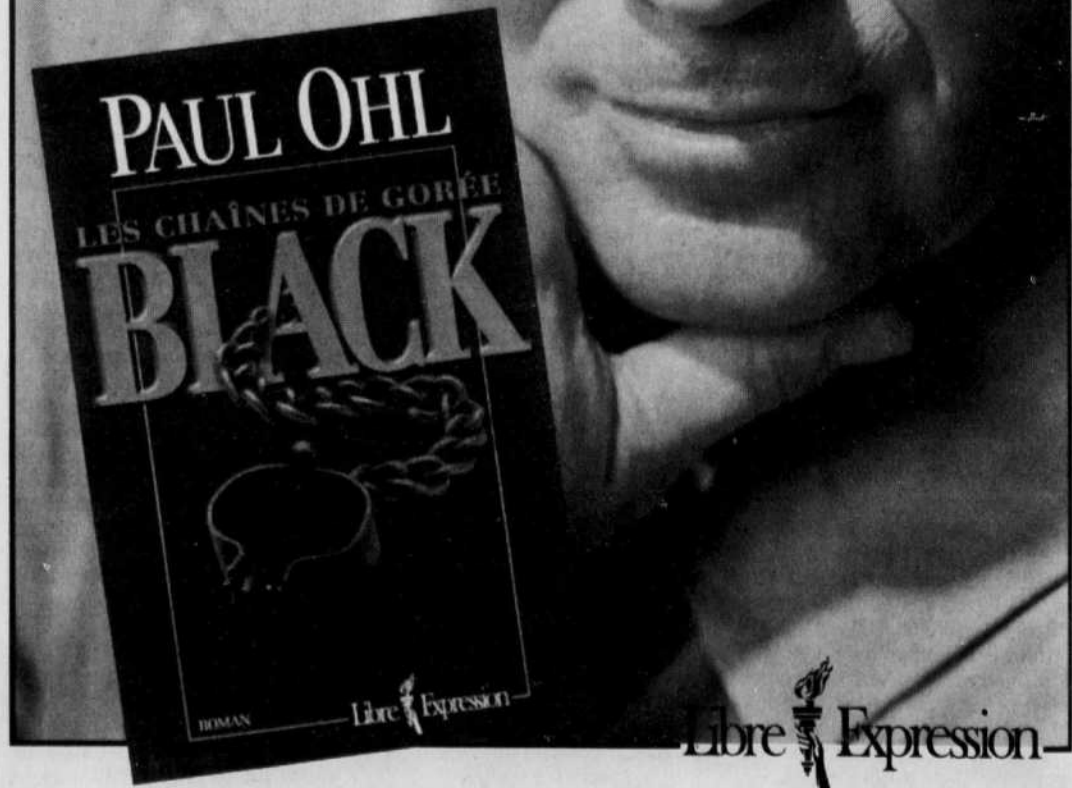
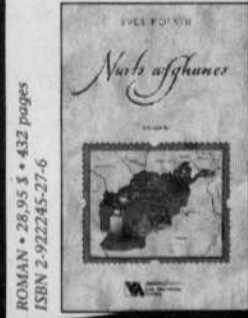
Dès les premières pages, le ton est lancé puisque l'ouvrage débute en janvier 1992, quelques heures seulement avant la découverte dans l'appartement de Woody, par Mia Farrow, de pola-

roids montrant sa fille adoptive Soon-Yi nue.

Ceux qui aiment les biographies sulfureuses, truffées de détails sur la vie privée des gens riches et célèbres, se délecteront de cet ouvrage, version

pseudo-intellectuelle de *People Magazine*.

C'est néanmoins assez bien fait et plutôt bien écrit. Mais si c'est le cinéaste et son œuvre qui vous intéressent, cet ouvrage n'est pas pour vous.

BIENTÔT  
BLACK  
Les chaînes  
de Gorée  
Une fresque  
magistrale  
consacrée  
à l'esclavage  
qui poursuit  
l'imposant cycle  
des romans de  
civilisations de  
PAUL OHLCHEZ VOTRE LIBRAIRE  
DÈS LE 29 SEPTEMBREl'amour  
sans ponctuationL'Inpudicité  
roman interractif  
Gilberte-Michel Bujoldla sale guerre vue  
par un combattantLa Baraka  
La guerre d'Algérie  
de 1957 à 1962  
Jacky Aitouxle trafic  
de la drogueNuits  
afghanes  
Yves Potvinles mémoires  
d'un iconoclasteRepenti de la  
Révolution tranquille  
Noël Pérussel'avenir de  
nos enfantsLes Enfants, la pauvreté  
et la richesse au Canada  
Jacques HenripinEn vente  
chez votre  
libraire  
Diffusion : Prologue

SODEC  
LES ÉDITIONS  
VARIA  
C. P. 35040, CSP Fleury  
Montréal (QC) H2C 3K4  
Tél.: (514) 389-8448  
Télé.: (514) 389-0128  
courriel: info@varia.com

www.varia.com

## LIVRES

Entrevue avec Maureen McTeer

## Voyage sur la planète des gènes

ISABELLE PARÉ  
LE DEVOIR

Naitre d'une cellule clonée, consommer des aliments modifiés génétiquement, choisir le moment de sa propre mort, connaître les maladies qui nous frapperont dans dix ans: le XXI<sup>e</sup> siècle pourrait ne pas être de tout repos pour les Terriens que nous sommes. Plus que jamais, la technologie s'immiscera dans nos vies et transformera notre quotidien en un parcours hanté par les enjeux éthiques. Y sommes-nous prêts? Nenni, affirme Maureen McTeer, auteur et spécialiste en droit de la santé.

Dans son tout dernier livre, *Vivre au XXI<sup>e</sup> siècle - Choix et enjeux* (Libre expression), l'avocate fait l'habile démonstration de la myriade de problèmes juridiques et éthiques que fera bientôt apparaître la panoplie des nouvelles technologies en émergence. Le présent siècle sera non seulement celui de la génétique mais aussi celui de l'éthique, avance Mme McTeer.

Or, pour l'instant, si la science progresse à la vitesse grand V, la réflexion éthique qui devrait l'accompagner se fait toujours attendre, déplore-t-elle. «Il n'y a toujours pas eu de grand débat public là-dessus, et pourtant, ces changements affecteront nos vies et celle de la collectivité», explique l'avocate qui s'est notamment fait connaître au début des années 90 lors de son passage fracassant à

la Commission royale sur les technologies de reproduction. À l'époque, un conflit avec la présidente de la commission, Patricia Baird, avait entraîné son congédiement ainsi que celui de trois autres commissaires.

Les questions soulevées à l'époque par la commission Baird ont en effet pris, ces dernières années, une toute nouvelle dimension. Le clonage humain, dont on parlait comme d'une menace lointaine, est à nos portes. La manipulation génétique n'est plus une vague expérience menée de laboratoire mais bien une réalité de l'industrie agroalimentaire avec l'arrivée des OGM et des animaux recombinant certaines protéines humaines. L'utilisation d'embryons humains à des fins de recherche, alors hautement contestée, est en passe de devenir une procédure de routine dans certains laboratoires médicaux. «Nous avons toujours pensé que la science réglerait tout. Or l'amélioration des techniques offre plus de solutions, mais elle soulève aussi des enjeux beaucoup plus complexes à résoudre qu'avant», affirme Maureen McTeer.

## Redéfinir la famille

En effet, les nouvelles technologies de reproduction, utilisées aujourd'hui à large échelle, nous obligent à redéfinir notre conception de la famille, de la filiation et du rôle des parents. Qui est le «réel» parent quand un couple infertile a un enfant né de la fécondation d'un ovule par la spermatozoïde d'un étranger? Au moment où le décodage du génome humain ouvre la voie à la connaissance de notre «profil génétique», est-il juste que les enfants nés de ces techniques soient privés de la connaissance de leur bagage génétique?

La loi actuelle prévoit que la femme qui donne naissance à un enfant en est la mère. Cela veut-il encore dire quelque chose à l'heure où de plus en plus de femmes recourent à des dons d'ovules, de sperme ou d'embryons pour enfanter? Qui sera la mère? Celle qui porte l'enfant, celle qui l'éleve ou celle qui fournit l'ovule?

Plus que jamais, les enfants du XXI<sup>e</sup> siècle ne seront plus la somme génétique de leurs deux



Maureen McTeer

MICHELLE VALBERG

parents, soutient Maureen McTeer pour souligner le décalage entre l'état du droit et celui des technologies. Nos plus intimes parents, au point de vue génétique, pourront désormais être des étrangers. Quelles seront alors les responsabilités et les obligations de ces étrangers introduits dans la sphère jusque-là

privée de la reproduction d'un couple? Ces parents «génétiques» pourraient-ils obtenir un droit de visite du futur enfant? Les enfants nés de la fertilisation *in vitro* pourront-ils exiger une pension de leur «père génétique», donateur de sperme? Autant de questions qui restent pour l'instant sans réponses.

«Nous devons préparer des solutions à ces problèmes humains. Les gens sont prêts à n'importe quoi pour avoir des enfants et il n'est pas réaliste de prétendre que la loi et la cour pourront se laver les mains de ces cas complexes. La fertilisation *in vitro* permet de changer la vie humaine en laboratoire. Cela change notre façon de conce-

voir notre identité et celle de nos enfants», croit l'auteur.

Plus qu'un exposé des imbroglios juridiques qui nous guettent, le livre de Maureen McTeer se veut aussi une réflexion sur la valeur de certaines technologies sur le plan personnel ou collectif. Outre la reproduction assistée, l'auteur explore aussi les questions soulevées par l'introduction des OGM et par le commerce des matériaux et des embryons humains. Dans un pays récemment secoué par les affaires Latimer et Sue Rodriguez, la question du consentement à l'euthanasie et au suicide assisté ne pourra être passée sous silence plus longtemps par nos lois, plaide l'avocate.

Si, demain matin, Maureen McTeer héritait d'un siège au Parlement, elle n'hésiterait par ailleurs pas une seconde à interdire certaines pratiques, comme la réimplantation multiple d'embryons chez les femmes infertiles et le clonage reproductif chez l'humain. Sept ans après la commission Baird, l'avocate déplore toujours l'absence de toute loi pour encadrer les technologies de reproduction et écorche au passage le gouvernement actuel. «Nous sommes dépassés par les événements. C'est le rôle du gouvernement d'offrir des solutions», tranche-t-elle.

Entre la frileuse position européenne, qui voue une opposition féroce et sans merci aux OGM, et celle des États-Unis, où les seules lois du marché font la loi, Maureen McTeer privilégierait une solution médiane, empreinte tout autant du respect des droits collectifs que de celui des droits individuels. Entre-temps, ce petit livre constitue sa modeste part à un débat qui ne fait que commencer. «J'ai voulu, par ce livre, ajouter ma petite contribution au débat, dit-elle, en présentant des questions que le grand public sera tôt ou tard obligé d'aborder.»

VIVRE AU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE.

## CHOIX ET ENJEUX

Maureen McTeer  
traduit de l'anglais  
par Ruth Major-Lapierre  
Libre Expression  
Montréal, 2000, 312 pages



## À L'ESSENTIEL

## À droite toutes!

La vérité du blairisme se résume en un combat sans merci contre la gauche dite vieille

## UN DIGNE HÉRITIÉR

BLAIR ET LE THATCHÉRISME  
Keith Dixon  
Éd. Raisons d'agir  
Paris, 2000, 128 pages

L'Europe, a-t-on dit souvent ces dernières années, serait virée à gauche. Entre autres preuves: le «socialiste» Jospin au pouvoir en France, le «progressiste» Schröder au pouvoir en Allemagne et le travailliste Blair aux commandes de l'État britannique. Mais qu'en est-il, plus particulièrement, de ce dernier?

Dans une brillante et dévastatrice analyse publiée aux éditions Raisons d'agir dirigées par Pierre Bourdieu, Keith Dixon réduit en pièces l'idéologie blairiste qui, malgré une rhétorique destinée à lui donner «une teinte» de gauche, «ressemble plutôt à une machine de guerre contre les valeurs de la gauche (la «vieille gauche», comme disent les blairistes) qu'à une quelconque tentative de rénover la social-démocratie».

Qu'est-ce, en effet, que la «troisième voie» défendue par Anthony Blair et théorisée par John Gray et Anthony Giddens? Rien d'autre qu'un «thatchérisme à visage humain» élevé sur les ruines d'une tradition travailliste trahie.

Entreprise de l'intérieur même du parti depuis une quinzaine d'années, cette trahison, très clairement expliquée par Dixon, s'est traduite par une adhésion à l'idéologie de «la crédibilité économique» à la sauce néolibérale, par une «rupture progressive avec les syndicats» et par un abandon du traditionnel pacifisme des travaillistes au profit d'un «atlantisme» inféodé à la politique étrangère américaine. Blair n'est pas l'unique responsable de cette démission qui a transformé son parti en gardien du legs thatchérien, mais il en est le «digne héritier».

À gauche, ce premier ministre qui fait l'«éloge du profit», qui dé-



Tony Blair

roule le tapis rouge aux entreprises privées qui souhaitent envahir le système d'éducation, qui considère «la mondialisation de l'économie financière et productive» comme une fatalité quasi bienheureuse qu'il s'agirait d'accompagner? Bouillie pour les chats, écrit Dixon.

La vérité du blairisme se résume en des termes plus douloureux: «un combat sans merci contre la gauche dite «vieille» et contre ses manifestations intellectuelles et politiques, contre tout ce qui pourrait rappeler que la gauche puise ses valeurs dans une tradition faite de solidarité, de combat pour l'égalité et surtout de luttes contre les effets désastreux du «libre jeu des mécanismes du marché»».

Ici même, au Québec et au Canada, le Parti québécois et le Parti néo-démocrate s'avouent tentés par ce type de troisième voie et modifient leurs programmes politiques en conséquence. Ce petit livre essentiel, bien qu'il se consacre à une analyse de la version britannique de cette imposture, met en lumière les déceptions qui attendent ceux que charment de telles sirènes.

Louis Cornélius

## MÉTAPHYSIQUE

## DES TUBES

Amélie Nothomb  
Albin Michel  
Paris, 2000, 172 pages

## GUYLAINE MASSOUTRE

Horripilante, Amélie Nothomb? On vous l'a déjà dit. Peut-être neuf fois, à chaque parution d'un Nothomb, où elle se métamorphose en elle-même, comme les neuf vies du chat. Si légère Amélie: «Au commencement il n'y avait rien. Et ce rien n'était ni vide ni vague: il n'appelait rien d'autre que lui-même. Et Dieu vit que cela était bon. Pour rien au monde il n'eût créé quoi que ce fut. Le rien faisait mieux que lui convenir: il le comblait.» Les premières lignes donnent le ton, insolent, souple, comique. La moqueuse romancière n'a rien retenu de l'impassibilité nipponne, sujet de son précédent *Stupeur et tremblements*. Ses textes sont prétexte à humour: avec ses phrases efficaces et sa passion des rebondissements langagiers, elle campe désormais entre deux Raymond: Queneau et Devos. Ajoutez-y un rien de classique, qui plaît tant aux académiciens porteurs de l'habit vert, et la voici toute entière.

La petite bombe d'intelligence n'est pas près de sauter. La seule explosion à craindre s'appellera plutôt feu rouge. Cette *Métaphysique des tubes*, qui n'a rien pour prendre la tête, a un goût de citron vert. Le style qui fait sa marque, limpide, bourré de paradoxes et d'inventions drôles, voudrait-il dériver un bonze en méditation? A moi, bonze, deux mots, pourrait s'exclamer la pourfendeuse. Excentrique, ce roman centre parfaitement son objet: autoprotrait d'une capricieuse, entre l'âge de zéro et trois ans.

## Dans le sanctuaire de soi

La divine chose a reçu en partage «la sérénité absolue du cyllindre». Ce bébé inerte profite d'un flegme et d'une apathie de bouddha durant deux ans et

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Citron vert

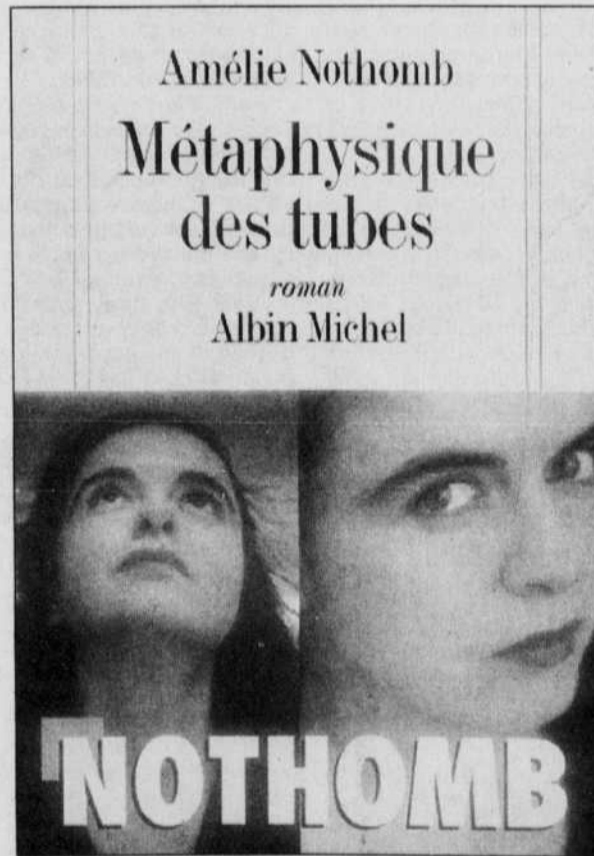
Désopilante Amélie Nothomb

de mi, prétend-elle. Imaginez le culte autour du prodige: la romancière l'exploite mieux que votre rêverie. Et puis, miracle, la fillette opère un mouvement. Puis un autre. Enfin, la voilà qui parle. Mais pas comme vous. La divine sera singulière: elle a choisi le japonais, langue de sa gouvernante, sa plus dévote obligée.

Le ver n'est pas encore dans le fruit; il sort tout juste de sa chrysalide: prudemment, par accident. Et il s'extasie sur la beauté du jardin qui l'entoure. Oh, ces pruniers en fleurs de février; oh, ces carpes dans le bassin! Mais Dieu apprend vite la mauvaise humeur et se change en diable hurlant, surtout la nuit ou à l'heure des repas. La vie se résume parfois à une collection de contrariétés. Pouvoirs du tout petit dieu qui met tout son courage entre deux soubresauts de sanglots.

Vous l'aurez compris, cette voix édifiance est née au Japon, dans le milieu douillet et protégé des ambassades. De son avant-poste occidental, le petit coffre à modulations impromptues confronte les apaisantes montagnes du Kansai. À ses pieds, les clapotis familiaux n'ont rien de très romanesque. Mais sous son crayon, les péripéties de la famille Nothomb trouvent l'allure d'une saga dont Amélie nous distillera sans doute d'autres épisodes. Ce sujet, limité, n'offrirait guère d'intérêt si l'auteure n'y mettait quelques excès, boursoufflures d'un regard appuyé, décor en chocolat.

La surdouée possède plusieurs qualités olympiennes: la jubilation excessive, la colère effroyable, la passion de gouverner et la vengeance froide. Grand-deurs toutes théâtrales, il va sans dire. Chez un enfant si jeune, le grabuge tragique demeure circonscrit. D'ailleurs, son public à cet âge se limite habituellement à deux employés de maison. Lesquelles sont déjà partagées quant au développement mental de la jeune Belge: énigme des composés savants de matière et de vide, superbement désopilant ou confondant de sottise...



## Nô futur

Si Amélie a grandi et continue de multiplier son auditoire, elle a la sagesse de se draper d'un manteau de comédie. Quand Amélie crie de joie, de rage ou de dégoût, elle immobilise sa grimace à la manière d'un masque antique. Même la mort, qu'elle convoque à son avantage au fond d'un bassin à carpes, finit par lui tirer la langue.

Jusqu'à Amélie Nothomb, la civilisation japonaise tirait avantage de ses images sophistiquées et lisses en Occident. Mais Nothomb n'aime des images de plafond que les crevasses. Elle s'insinue, en suit les méandres. Sans se préoccuper de l'édifice. D'où son style, un style incongru et net, aux plis d'un noir épais sur fond blanc. Faire sa marque par la maîtrise d'un ton est rare dans l'écriture actuelle: c'est pourquoi elle a crevé l'écran de l'anonymat.

Sa spécialité, c'est l'idolâtrie d'elle-même en actrice. Ici, drapée d'un kimono, bien centrée, elle fait un livre juste. Son Japon est de facture européenne, artéfact somme toute inhabituel. Rien n'interdit la contrefaçon. D'aucuns la trouveront kitsch car le simili-bonzaï ne fait pas la forêt. C'est pourtant quand elle force la note qu'elle réussit plusieurs scènes originales. Que son diplomate de père se soit spécialisé dans le chant nô est assez incongru; mais que, distrait, il disparaisse dans «un honorable ô-miso» — une bouche d'égoût puante — dans une ruelle inondée relève d'un gag plus surréaliste encore. La désopilante Nothomb, plus espiègle que jamais, marche avec précaution sur ses getas de bois, agitant la pointe de son style comme une ombrelle de papier laqué pour maintenir son équilibre sur un Japon concassé.

# LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Celle qui rit

GISÈLE DESROCHES

**KLEE WICK**

Texte d'Emily Carr  
Traduit de l'anglais  
par Michelle Tisseyre  
Pierre Tisseyre, collection «Deux  
solitudes jeunesse»  
Montréal, 2000, 212 pages



Illustration de Kim Fernandes pour *Fais dodo, petite souris* d'Eugénie Fernandes

Savoir que Klee Wick signifie «Celle qui rit» et qu'il s'agit du surnom donné par les Américains à Emily Carr attise déjà la curiosité. S'il est curieux de trouver une traduction des écrits de cette grande peintre canadienne dans une collection jeunesse à laquelle rien ne les destinait, on ne peut que s'en réjouir puisque cette initiative ne manquera pas d'éveiller les jeunes lecteurs à son œuvre picturale. Empreints de respect et campant de façon très visuelle les décors grandioses dans lesquels gisaient les derniers immenses totems qui la fascinaient tant, les récits des excursions hardies d'Emily Carr le long des villages de la côte sont vivants, pleins de simplicité, avec cette touche d'humour pince-sans-rire qui les rend inoubliables.

### PÉPÉ, FLOX ET LE BAIN

Texte et illustrations  
de Marisol Sarrazin  
Dominique et compagnie,  
collection «A pas de loup»  
Montréal, 2000, 32 pages

Avec son irrésistible bagou, le chien Pépé-sait-tout donne à son canin de petit-fils une leçon de propreté. Ses recommandations? Un bain soir et matin, rien de moins, mais la méthode de Pépé ne ressemble guère à celle de Thomas, son maître, et tout ça finira dans le jus de tomate! Le texte est joliment versifié, mais la force de ce petit album est tout entière dans ses illustrations: coquines, drôles, tendres, expressives: la joie en mouvement. Une palette de couleurs chaudes, le velouté des craies pastel particulièrement bien maîtrisées: une réussite!

### DEUX VRAIS AMIS

Texte et illustrations  
de Béatrice Leclercq  
Le Raton laveur  
Montréal, 2000, 24 pages

Deux petites souris grises, Soso le timide et Boubou, son unique ami, se retrouvent enfin après avoir été séparées par les vacances. Au terme d'une pleine journée de jeux, de courses et de rires, entrecoupés d'une petite dispute, vite réglée, les deux amis ne se résignent pas à se séparer. Mise en pages très dynamique, personnages attachants, typographie adaptée aux débutants, c'est la triomphe de l'amitié.

### BOUT DE COMÈTE!

Texte de Lucie Bergeron  
Illustrations de Leanne Franson  
Québec Amérique,  
collection «Bilbo»  
Montréal, 2000, 110 pages

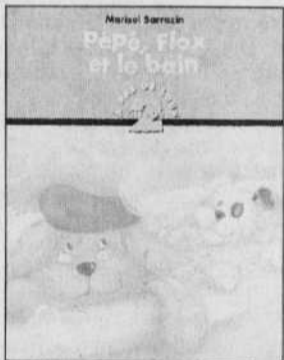
«Quel est ce curieux grand-père qui débarque comme une tornade après cinq années d'absence? Maman semble fondre devant lui, mais moi, Abel, je ne le trouve pas drôle, il n'écoute personne, bouscule tout sans vergogne, parle fort et m'entraîne à cinq heures du matin dans une série d'épreuves supposées m'initier à la tribu des Tigrons étoilés!» L'auteure Lucie Bergeron, fraîchement recrutée dans la collection «Bilbo», présente une histoire qui ne manque ni de surprises ni d'action et qui rend fort bien les états d'âme d'Abel. On se doute bien que le grand-père viendra à bout des réticences de son petit-fils et qu'entre eux naîtra une complicité sans pareille, mais le petit roman se laisse dévorer!

### FAIS DODO, PETITE SOURIS

Texte d'Eugénie Fernandes  
Illustrations de Kim Fernandes  
Scholastic  
Markham, 2000, 24 pages

Encore une histoire de petite souris qui, cette fois, ne veut pas aller dormir. Une histoire touchante, c'est vrai, mais le plus spectaculaire réside sans contredit dans les illustrations entièrement fabriquées de pâte à modeler (pâte Fimo). Kim Fernandes n'en est pas à son premier album mais elle atteint ici une maîtrise

de cet art tout à fait remarquable. Couleurs éclatantes, relief, soin des détails, textures variées, mimiques et attitudes de la petite souris, ses larmes, la bottine qui lui tient lieu de lit, sa peluche-chat qui la suit partout, les éclaboussures de l'eau, la maison-cafétière, une scène sous-marine époustouflante: tout est à voir et à rêver. Vraiment craquant.



## ERIC-EMMANUEL SCHMITT

### L'Évangile selon Pilate

roman

«Dans quelques heures, ils vont venir me chercher. Ils cherchent un accusé, ils trouvent un complice.»

**ALBIN MICHEL**

www.albin-michel.fr

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Fidèle au doute

ICI MÊME, AUTRE PART

Christa Wolf  
Traduit de l'allemand par Alain  
Lance et Renate Lance-Otterbein  
Editions Fayard  
Paris, 2000, 216 pages

JOHANNE JARRY

«*Tout conflit n'est pas soluble pour tout le monde en toute époque.*»

*Ici même, autre part* fait écho à un livre de Christa Wolf publié il y a un peu moins de 20 ans, Aucun lieu. Nulle part. Entre les deux, cette écrivaine, une des plus connues de l'ex-RDA, a vécu la chute du mur de Berlin. Puis, on l'a accusée d'avoir été informatrice pour le compte de la Stasi, la police secrète du régime communiste. Pourtant, font remarquer ses traducteurs, elle n'hésita pas, en 1965, à refuser que la culture soit au service du pouvoir politique. Cette attitude lui fera perdre son statut de candidate au Comité central du parti et lui vaudra d'être placée sous surveillance. Fut-elle traître ou trahie?

«*How are you today?*» Ainsi s'ouvre ce recueil de récits et de textes écrits entre 1994 et 1998, après cet événement traumatique que représente la réunification et qui a déclenché une sorte de chasse aux sorcières qui n'est pas sans rappeler, vue d'ici, l'histoire de Salem. Comment va Christa Wolf? Elle a pris ses distances. Le temps d'un texte, le premier du recueil, elle marche dans les rues de Los Angeles, s'y sent de plus en plus Allemande, ce qui ne lui facilite pas les choses. Le Pacifique, les palmiers n'effacent rien. Elle est habitée par le poids de l'histoire. Et elle se dit que les Allemands ne peuvent pas oublier. Qu'ils n'ont pas ce droit.

Elle est meurtrie, Christa Wolf, mais ne cherche pas à se défendre contre ses accusateurs. Elle préfère revenir sur deux livres qu'elle a consacrés aux mythes de Cassandre, la voyante, et de Médée, la mère infanticide. Ses recherches ont prouvé que l'image de ces deux femmes a été monstrueusement transfor-

mée pour calmer la peur des hommes. Christa Wolf n'entend pas servir de matière à l'élaboration d'un nouveau mythe. Mais que peut-elle contre la force de la rumeur? Écrire est peut-être la seule façon de faire entendre sa version des faits.

Ces faits, qui prennent souvent la forme de questionnements, elle nous les livre de façon fragmentée dans les salutations ou les hommages qu'elle dédie à des amis tels Günter Grass ou Heinrich Böll, pour ne nommer que ceux-là, et à des écrivains ou des intellectuels moins connus comme Irntraud Morgen ou Wolfgang Heise. Plusieurs d'entre eux sont morts. Toutefois, ce n'est pas la tristesse qui domine ces propos oratoires; on sent que Christa Wolf éprouve un attachement sincère pour ceux qui ne peuvent plus reprendre de leur histoire, et on la croit lorsqu'elle affirme que «la question de l'être humain est le sujet central de tout récit».

*Ici même, autre part* fait entendre la voix d'une femme qui assume la place qu'elle occupe dans l'histoire. «[...] nous appartenions à ces générations où l'on se considérait comme des «êtres politiques», rappelle-t-elle. Cette identité n'a

plus cours aujourd'hui. La vie est-elle meilleure maintenant? Christa Wolf constate que l'Allemagne réunifiée partage un même objectif: produire sans compter, à une vitesse de plus en plus affolante. N'est-ce pas un autre type d'aveuglement? «*Mais l'histoire n'est pas finie. Et ne se trouva-t-il pas toujours des hommes qui, ne voulant ou ne pouvant plus vivre en acceptant la perte de sens qu'ils décelaient, furent à l'origine de grands changements? Je ne termine pas sur une certitude mais sur une question.*» Ainsi y a-t-il encore l'espoir, malgré tout.

CHRISTA WOLF

*Ici même, autre part*



traduit de l'allemand  
par Alain Lance  
et Renate Lance-Otterbein

Fayard

### CAUSERIE

#### ÉCRITURE DE FEMME AU MOYEN-ÂGE

À une époque réputée obscure, voire barbare, des femmes écrivent...

Et elles écrivent en latin, langue réservée aux intellectuels.

Elles s'appellent Hildegarde, Herrade, Hrotsvita, Dhuada ou Éloïse.

Qu'ont-elles donc à nous dire?

Participante, Monique Goulet, CNRS, Paris

Animateur, Joseph-Claude Poulin, Professeur d'histoire

Jeudi 28 septembre 19 heures 30

Réservation : 514.739.3639

**Olivieri**  
librairie • bistro

5219 ch. de la côte-des-neiges  
T 514.739.3639  
F 514.739.3630  
H3T 1Y1  
métro côte-des-neiges

Si vous désirez souper au Bistro avant le débat, il est préférable de réserver.

### SALON DU LIVRE ANCIEN



23 et 24 septembre 2000  
Samedi: midi à 18h • Dimanche: 11h à 17h

UNIVERSITÉ CONCORDIA  
Pavillon McConnell

1400, boul. de Maisonneuve O.

ADMISSION: 5,00 \$ pour les deux journées

RABAIS DE 1,00\$ À L'ADMISSION AVEC CETTE ANNONCE

## UN LIEU SÛR

Barbara Gowdy



Je ne veux pas manquer cette occasion de vous dire combien j'admire *Un Lieu sûr* [...]

Ces éléphants ont des contours plus précis et sont plus émouvants que bien des personnages humains d'un roman...

Ce livre est étonnamment clair pour une histoire aussi complexe. Sa philosophie [...] est profonde. Mais c'est aussi une belle course-poursuite au suspense toujours croissant. J'ai tout simplement été happé par l'histoire. J'ai adoré.

John Irving, *New York Times Book Review*

Remarquable... La conception et la mise en œuvre sont brillantes. Le roman est tout à la fois émouvant et fascinant... Un roman qui fera date...

*Publishing News*

Il y a bien longtemps qu'un roman n'a plus encouragé ses lecteurs à réfléchir sur eux-mêmes et sur leur monde avec une telle force. [...] On aimerait que la conteuse Barbara Gowdy ne s'arrête jamais.

Michael Winter, *Süddeutsche Zeitung*

ACTES SUD/LEMÉAC

# LIVRES

VIE LITTÉRAIRE

POÉSIE

## «Je suis une savonnette»

À l'occasion de la sortie de *99 F* (Grasset), roman qui démontre, par l'exemple, l'omnipotence de la publicité dans notre société et dont nous avons rendu compte cette semaine dans nos pages culturelles, notre correspondant à Paris, Christian Rioux, a posé quelques questions à son auteur, Frédéric Beigbeder.

**Pourquoi avoir attendu dix ans pour quitter le monde de la pub que vous dénoncez à tour de bras?**  
 J'ai même pas eu le courage de démissionner. J'ai attendu qu'on me vire. Pour être licencié, j'ai écrit ce livre. En fait, j'étais très content. Le fric, les jolies filles, les voyages. C'est un métier amusant. Il y a des gens de talent. Tout ça est très drôle jusqu'au jour où on en a marre. Et on s'aperçoit qu'on est complice d'un système qui rend tout le monde malheureux.

**Au début, je faisais mon métier avec cynisme, comme un vilain petit garçon. Je me disais: je m'en fous, je prends le pognon, je fais de la merde, je les encule. Et puis, un jour, ça finit par vous rendre fou.**

**Vous identifiez la publicité au fascisme, à la Wehrmacht. Vous avez donc été collabo pendant dix ans?**  
 Oui! Enfin... il faut quand même distinguer le personnage, Octave, de l'auteur. Moi, je suis moins drogué, moins fou, moins déjanté, moins révolté et moins complice. J'ai pris un personnage qui me ressemble et qui est moi à la puissance mille. Il voit des nazis partout, il est persuadé de travailler pour Goebbels.

**La seule vérité là-dessus, c'est que ce sont les nazis qui ont inventé la propagande et qu'il en reste des techniques pour maîtriser les consommateurs. Goebbels disait que plus un mensonge est gros, plus il passe. Il disait aussi qu'il fallait dire à la masse les choses les plus stupides et les plus crues. On pourrait aujourd'hui mettre ces phrases dans la**



Frédéric Beigbeder

bouche de n'importe quel annonceur publicitaire.

**Vous allez jusqu'à utiliser ces techniques pour vendre votre roman.**

Bien sûr. La première chose que je critique dans le livre, c'est moi. C'est un livre qui critique la pub en utilisant les armes de la pub. De la même façon que les *ad-busters* au Canada s'amuse à pasticher les campagnes publicitaires. J'ai voulu retourner ses propres armes contre la pub. J'ai intitulé le livre *99 francs*, le prix du livre, comme si c'était un produit. Moi-même, je me vends comme si j'étais une savonnette pour bien montrer la puissance du marketing. La preuve que le marketing est puissant, c'est que mon livre marche. J'ai fait la démonstration que, même quand on veut ridiculiser le marketing, ça marche si on s'en sert.

**Vous pourriez vous retirer dans votre île, comme Réjean Ducharme ou Salinger, et prêcher par l'exemple.**

D'abord, il faut un courage que je n'ai pas. J'ai envie de confort. Ma solution est plus confortable, mais aussi risquée. Je me suis

transformé en yaourt. Malgré tout, le bruit que fait le livre en France et le fait qu'il soit numéro un dans les ventes crée une interrogation dans le public sur les conséquences de la pub. Je ne suis pas Che Guevara. Si je n'ai pas de solution, au moins, je pose des questions embarrassantes.

Le livre s'achève sur une fuite dans une île, une tentative de fuite dans un paradis terrestre. J'ai voulu montrer que ce n'était pas une solution. Le modèle publicitaire de l'île déserte est un mensonge comme les autres. On se ferait bien chier sur cette île. Je pense que c'est aussi pour ça que je reste à Paris.

**Vous ne vous sentez pas mal à l'aise le matin quand vous vous regardez dans le miroir?**

Je me sens mal à l'aise tous les matins depuis ma naissance. Ça ne change rien. Je pense qu'on court à la catastrophe. On vit dans un monde qui ne repose que sur les objets, les choses matérielles, le pognon, des désirs artificiels, des besoins inutiles. Et tout ça sans aucune responsabilité nulle part. Personne ne gouverne. Je suis inquiet. Je pense que ce livre est un livre plutôt en colère.

## Naissances et promesses du voyage

### PORTRAITS DE MERS

Hélène Dorion  
 La Différence,  
 collection «Clepsydre»  
 Paris, 2000, 126 pages

### VOILÉ-DÉVOILÉ - FENÊTRE DU TEMPS

Marie-Claire Bancquart et Hélène Dorion  
 Éditions Trait d'union  
 Montréal, 2000, 105 pages

### DAVID CANTIN

Depuis *Sans bord, sans bout du monde* (La Différence, 1995), la poésie d'Hélène Dorion ne cesse d'approfondir un questionnement d'ordre métaphysique sur la fragilité de l'existence. Cette quête ontologique, inséparable des leuurs de la mémoire, chemine vers une traversée de l'expérience fondatrice de l'être face au monde immédiat. Troisième recueil paru aux Éditions de La Différence, *Portraits de mers* poursuit ce trajet où les lieux de naissances, de transformations et de renaissances s'accroissent à un même battement universel. Beaucoup plus près de l'anecdote liée au voyage, *Fenêtres du temps* ne va pas sans rappeler un parcours similaire aux *Corridors du temps* (Écrits des Forges, 1988). Cette suite, beaucoup plus courte, jumelée au *Voilé-Dévoilé* de Marie-Claire Bancquart, chez Trait d'union, montre un autre aspect de la démarche poétique d'Hélène Dorion. Deux livres pourtant synonymes d'une même exigence face à l'acte de création.

Grâce à la profondeur d'une écriture sans cesse changeante, *Portraits de mers* indique un autre temps fort dans l'œuvre d'Hélène Dorion. Alors que *Les Murs de la grotte* (La Différence, 1998) interrogeait l'origine ainsi que l'histoire de l'univers, ce quinzième recueil se veut davantage un certain périple initiatique qui trouve son expression la plus juste dans la métaphore marine. Beaucoup

moins narratifs, ces poèmes empruntent des formes parfois très différentes. Ainsi, le poème court côtoie le long alors que la prose se rapproche du verset. Chez d'autres, cela aurait pu créer un déséquilibre encombrant. Mais ici, au contraire, ce choix permet de reconstituer le rythme changeant des vagues, qui accentue la musicalité de cette écriture. On pourrait même dire qu'un tel peaufinement de la langue ne dérange en rien le naturel de ce parcours sensible d'un vertige aussi discret que fondateur. Comme toujours chez Hélène Dorion, le temps, la mémoire, la faille ainsi que le doute deviennent des jalons afin de mieux cerner cette voix qui lutte contre le silence. Des références, aussi bien alchimiques que symboliques, mesurent l'intuition capable de saisir l'image et le détail au fil de l'ordre invisible du tout. La mer devient alors ce creuset des métamorphoses, là où le poète se risque à un écho de cette même expérience d'être et de vie: «Arche de nuages / marées mauves que mène l'air / sait-on le port / où se rassemblent ces visages / d'eau, de silence / — sait-on la lumière / effilochée par le vent?» Plus que jamais, la poésie d'Hélène Dorion trouve son expression la plus jus-

te dans la lumière intérieure qui jaillit d'une connaissance spirituelle de l'histoire humaine. *Portraits de mers* laisse entendre un chant en accord avec son espace harmonieux. Extraits d'un carnet de voyage, *Fenêtre du temps* a été écrit lors d'un séjour en Allemagne et en Autriche en mars dernier. Même s'il se rattache davantage à de nombreuses anecdotes, cet ensemble ouvre de nouvelles perspectives dans un tel travail de pensée. Agissant comme relais d'une page à l'autre, les noms de Bach, Rilke, Goethe et Hölderlin surgissent dans ce balancement entre la beauté des environs et la tragédie de l'Holocauste. Chaque poème s'ouvre sur un autre, comme s'il était témoin d'un moment furtif d'existence. Le ton est très souvent familier, sans jamais compromettre l'incertitude heureuse de ces départs. L'ouverture, le partage, de même que l'hésitation appréhendent un mystère qui s'ouvre sur la destinée: «Tu revois les barbelés / qui cernaient Postdamer Platz / d'aussi loin que vienne le temps / tu retournes dans l'enceinte vide / et tout encore, en tel seuil / bouge, comme sève / dans nos bouches.» En ouverture à ce livre double, *Voilé-Dévoilé* de la Française Marie-Claire Bancquart fascine par son recours au mythologique afin de mieux comprendre les rapports intérieurs et extérieurs à soi. Comme dans son très beau recueil intitulé *La Vie, Lieu-Dit* (Obsidiane/Noroît, 1997), le vers se mêle à la prose ainsi qu'à la narration pour mieux s'infiltrer dans ces chemins de séparations et de bonheurs. Au milieu de ce Paris labyrinthique, Édipe est poète alors qu'Ulysse est voyageur. On voit aussi ces espèces de dieux qui tourmentent l'espace comme le temps de cette ville parfois imaginaire: «Le soir a mal à beaucoup de dieux: / une bête abandonnée, le vent torve, une corbeille / vert criard, débordante de prospectus / qui tremble dans le crépuscule urbain.» Une voix singulière qui mérite d'être entendue.



ESSAIS

## L'art du changement

### LA FIN DE LA PLAINTÉ

François Roustang  
 Éditions Odile Jacob  
 Paris, 2000, 254 pages

### MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Feuilleter la table des matières du dernier livre de François Roustang, *La Fin de la plainte*, donne envie de commencer par la fin. Placé un peu en retrait, le dernier chapitre offre un «Petit guide du changement». Comme dans les revues de salles d'attente ou d'aérogares, pour qui ne pas trouver tout de go la recette du changement et, allons-y, du bonheur? Mais le lecteur risque d'être déçu. Les six règles avec leur démonstration, leur corollaire, leur scolie, leur CQFD ne livreront pas si facilement le mode d'emploi. Jugez-en vous-mêmes. Règle 3: «Le retrait est un suspens des capacités personnelles et il est égal à l'attente de modification.» Rien à faire, il faudra lire le livre si l'on veut comprendre quelque chose. Tout au plus y trouvera-t-on une certaine ambiguïté quant à l'adresse de cet ouvrage: écrit pour les thérapeutes, il se donne parfois comme un petit manuel à l'endroit de ceux qui voudraient faire l'économie d'une thérapie. Ceux qui, entre autres, ne voudraient pas se retrouver sous l'appellation un peu râpeuse des thérapeutes, comme les appelle Roustang, et encore moins des analystes.

Les longues thérapies font mauvaise figure dans ce livre. Surtout la psychanalyse. Comme d'ailleurs de grands pans de la philosophie classique. Le «connais-toi toi-même» devient sous la plume de Roustang quelque chose de «désastreux» pour l'humain. Socrate et Ovide sont malmenés pour faire la preuve, avec Narcisse et Psyché, que l'autoconnaissance est fatale. Freud sera lié à Heidegger pour définir l'humain en un «être-pour-la-mort». La narcissisation comme la plainte sont, pour Roustang, les écueils de la psychanalyse: qui n'a pas dit ou entendu dire, avec lui, que c'est une entreprise vaine que celle de «se regarder le nombril» et de se lamenter sur son sort?

La plainte, l'ennemie du changement. Réussir à changer le cours de sa vie relève d'un art de

vivre accessible par quelques exercices, quelques séances d'hypnose, et surtout avec l'aide d'un bon thérapeute. Celui-ci, Roustang le définit longuement: il ne craint pas la manipulation qui serait la glorification de la main, ni l'intervention opposée au silence de l'analyste, ni l'adaptation terreur des normalisés; de plus, sans le carcan de l'apprentissage, sans le recours stérile à une théorie, sans le passage inutile d'une prise de conscience, ce thérapeute n'a nul besoin de s'embarasser d'éthique: «Tant que l'outil ne prolonge pas la main au point d'être encore la main qui redresse, réoriente et déploie, éthique, manipulation et thérapie restent trois mots qui s'opposent et se dispersent comme les éléments d'une machine.» Ce sera surtout la confiance qui caractérisera le bon thérapeute. La confiance en soi et dans ses impressions sensorielles. On voudrait y croire!

### Contre Freud

Faut-il rappeler que Roustang a été longtemps un psychanalyste orthodoxe avant de modifier sa technique et sa théorie? Dans cet ouvrage comme dans le précédent, *Comment faire rire un paranoïaque?* (Odile Jacob, poches, 2000), Roustang s'en prend à la psychanalyse. De fait, Freud se situe sans cesse dans sa ligne de tir. En plus de secouer les puces à ses anciens collègues quant à la non-intervention de l'analyste dans la cure, à la non-reconnaissance du désir de guérir, à la mise en lumière des conflits psychiques internes au détriment des difficultés relationnelles prises dans la réalité extérieure, à l'enfermement des pratiques dans des théories qui éludent le changement, c'est à la place du corps dans le champ théorique et clinique de la psychanalyse qu'il s'attaque. Mais Roustang a beau multiplier les efforts pour tenir un discours qui tienne compte de l'individu globalement, corps et âme, prenant appui chez quelques philosophes qu'il effleure au passage (Descartes, Spinoza, Nietzsche, Wittgenstein), il a beau reprendre le mot psyché pour lui donner une étendue, une matérialité, il reste peu convaincant.

Son discours évoque celui que l'on trouve facilement du côté du nouvel âge. S'agit-il simplement

de tenir compte du langage non verbal qui met le corps en jeu et dit autant que les mots? S'agit-il simplement de souligner avec un philosophe oriental du XVI<sup>e</sup> siècle que «c'est l'ensemble corporel tout entier, c'est le corps tout entier qui est esprit». Personne, aujourd'hui, n'oserait réfuter ces évidences et nier que «je suis corps». Ni oublier le «moi-peau» de Didier Anzieu. Et pour dire le couple thérapeutique, ce ne sont pas les images de danse ou de dialogue musical entre Glenn Gould et Yehudi Menuhin qui seront plus convaincantes.

C'est quand il parle de l'hypnose que Roustang est le plus intéressant. Il cesse alors d'être défensif. Présentée comme un exercice de la gratuité, il l'explique bien: un état de confusion qui précède la rupture que représente la mise en suspens, la création d'un monde, avec l'assurance (mot clé) de brouiller les traces mnésiques, d'inventer et de faire de nouveaux choix. Jeu régi par l'impératif de changer. Tant du côté du thérapeute («je m'attends qu'il changera») que de l'hypnotisé pour qui la solution est donnée quand l'attente

de changement est libre et gratuite. Là où le «je suis» ne se soucie pas de savoir qui il est. Seule l'assurance d'exister compte.

Est-ce cette assurance que Roustang puise dans l'orientalisme qui parsème ses propos? Après un examen rapide de l'effet placebo qui montre du doigt la relation médecin-malade (mais il refuse de parler de transfert), après un petit tour confus sur la notion de sacré qui commande l'orientation thérapeutique, Roustang soutient qu'«une petite cure de désintoxication par absorption de quelque cachet d'Orient serait pour nous du meilleur effet». Reste à définir cette pointe d'Orient. Tant du côté des différentes substances que de celui d'une définition de l'humain, de sa souffrance et de son intimité, que de ce qui est proposé, à la fin du texte, comme apologie pour atteindre le bonheur: «l'avarice». Avarice de mots, de sentiments, de désirs, d'interprétations.

Ce serait ainsi que le changement chasserait la plainte et le besoin de se connaître. On voudrait se laisser prendre par le charme zen.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Le corps d'amour

### VIE AMOUREUSE

Zeruya Shalev  
 Traduit de l'hébreu  
 par Sylvie Cohen  
 Gallimard  
 Paris, 2000, 356 pages

### NAÏM KATTAN

Lors de sa publication en Israël, ce roman fit du bruit et fut un grand succès de vente. Il fut aussi traduit en anglais, en allemand, en hollandais, en italien et, maintenant, en français.

Imaginez une jeune femme de 25 ans, Ya'ara, mariée, candidate au doctorat et à un poste à l'université, qui fait, chez ses parents, la connaissance d'un homme dans la soixantaine, Arié, un ami de jeunesse de son père. Un peu plus tard, le hasard les réunit dans la salle d'essayage d'un magasin. L'homme saisit la main de la jeune fille, la presse sur son sexe et c'est le point de départ d'une folle course.

Ya'ara trouve le sexagénaire laid. Il lui parle brutalement et avec parcimonie. Néanmoins, elle ne peut pas s'arrêter de le poursuivre de ses assiduités. Les scènes de sexe qui s'ensuivent sont inusitées, se déroulant d'abord en présence d'un deuxième homme du même âge, lui aussi ami de son père, puis dans les toilettes d'un hôpital où la femme d'Arié agonise. Alors que Ya'ara se préparait à partir en vacances avec son mari à Istanbul, Arié l'appelle. Elle abandonne son époux et se rend chez son amant, qui observe le dessin de sa femme et reçoit des visiteurs, y compris les parents de Ya'ara. Il l'enferme dans une chambre et elle obéit à sa volonté. Même si elle n'éprouve pas de plaisir dans l'acte sexuel, son désir est tenace et toujours puissant.

troisième jour elle vint le trouver et lui dit: «Mon père, je l'ai fait uniquement pour vous sauver la vie», mais il refusa de quitter le deuil et pleura à chaudes larmes jusqu'à ce qu'elle meure, alors il se leva, changea de vêtement et demanda du pain.»

Shalev fait plusieurs fois référence à la destruction du Temple de Jérusalem, qui signifia le début de la dispersion des Juifs. Dans le roman, le Temple est une métaphore de l'amour. Celui-ci n'est ni un rêve ni une illusion mais l'expression d'une vie sacrée à l'instar du Temple. Or il suffit d'une erreur, d'un acte négatif, fut-il commis dans une volonté d'affirmation de la vie et de l'amour, pour que le Temple tombe en ruines. Existe-t-il une vie sans vie amoureuse? Pour triompher du néant, l'amour, tout absolu qu'il soit, passe par le corps. Ya'ara et Arié ont beau brutaliser leurs corps, lui réclamer ce qu'il ne peut pas donner, ils ne parviennent tous deux qu'à commettre des erreurs qui les mènent à la ruine. Ils ne sont pas responsables de la débâcle, car ils auraient failli s'ils s'étaient abstenus de poursuivre cet absolu.

Car Arié en veut à la mère de Ya'ara. Il l'avait aimée quand ils étaient jeunes et elle avait préféré à l'amour un mariage conventionnel et une vie confortable. Ya'ara suivait le même chemin. Arié cherche en même temps à revivre avec la jeune fille l'amour assassiné par la mère et à se venger sur l'enfant de la blessure infligée par l'un des parents.

Dans la légende, le Temple est détruit. La fille qui, par erreur, a trahi la foi, figure de l'amour et de l'absolu, meurt. Le père, affligé, ne peut attendre qu'un morceau de pain après cette mort. Ainsi, la vie continue, toute abîmée qu'elle soit pas l'absolu et la déchirure du réel.

Le ton de *Vie amoureuse* est remarquable: il se caractérise par une tristesse diffuse, une sensibilité au temps, aux êtres et aux objets et une incapacité à accepter le réel considéré comme un compromis, une démission, un manque de courage.

Le «corps» du roman, qui se traduit par une descente dans la violence et le scabreux, est en décalage avec la subtile métaphore spirituelle de l'œuvre, ce qui laisse le lecteur sur sa faim. On dirait que, prise au piège du spectaculaire, Shalev a relégué la finesse et la profondeur à un arrière-plan que nous parvenons difficilement à débusquer et à saisir.

# LES ARTS

ARTS VISUELS

## Recharger l'architecture

### MANIFESTATION INTERNATIONALE D'ART DE QUÉBEC

Organisée par le centre d'artistes L'Œil de poisson  
Dans treize lieux de la région  
de Québec  
Jusqu'au 15 octobre

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

Le thème choisi pour cette première édition de la Manifestation internationale d'art de Québec, à savoir l'ornementation, sur lequel le collègue David Cantin s'est déjà penché en ces pages, est l'un des plus judicieux pour tenir un événement dont la première particularité est d'avoir lieu en dehors des lieux habituellement réservés à la présentation de l'art contemporain.

De par sa définition la plus stricte et la plus banale, la question de l'ornementation conduit nécessairement à celle de l'accessoire, de l'ajout. Forcément, pour tout élément dit d'ornementation, se pose la problématique de la relation qu'entretiennent la garniture et ce qui est orné. De ces cas est facilement évacuée l'option voulant que soit considérée l'autonomie de ces éléments trop rapidement jugés secondaires, non essentiels, vides ou gratuits. L'opération est simple mais vient à point: il s'agit, dans le cadre de la Manifestation internationale d'art de Québec, de renverser la polarité, de redonner de l'autonomie à ces suppléments, d'en séparer les effets de la structure dont ils dépendent.

Dans les cas qui nous intéressent, sauf pour le volet qui prend place dans les anciennes cellules de prison du Musée du Québec, toutes les œuvres montrées déplacent la fonction habituelle des lieux momentanément assignés à la diffusion. Il s'agit donc de remettre en question le rapport des œuvres à l'architecture. Pour les œuvres accrochées dans l'édifice Mozart, déjà traitées en ces pages, ce rapport est somme toute conventionnel. Ces œuvres explorent



Trinité (autoportrait/prototype), 2000, de Carl Bouchard.

différentes graphies, divers motifs, et redonnent leurs lettres de noblesse au décoratif.

### Recharger l'architecture

Dans le cas de trois autres œuvres sur lesquelles *Le Devoir* ne s'est pas encore arrêté, le rapport entre les structures qui accueillent les motifs d'ornementation est renversé. À la Caserne Dalhousie, dans un lieu habituellement de passage, soit le hall d'entrée de la caserne, l'artiste torontois Bernie Miller a installé une œuvre qui renverse la polarité. Avec les ou-

tils qui lui ont permis de construire un écran, Miller a élaboré un étalage dont l'ombre portée sur l'écran compose la silhouette d'un paysage urbain. Non seulement l'œuvre, par les effets d'une peinture réfléchissante appliquée sur l'écran, incite le spectateur à se déplacer pour en saisir les effets, transformant un lieu transitoire en un autre où l'on s'arrête, plus important encore, et à l'encontre du statut normal de l'ornement, sa structure découle des accessoires, un retournement fertile en raison du thème de l'événement, qui pose la question autrement.

Deux autres œuvres poursuivent ce travail de prise en charge de l'architecture. La plus spectaculaire, celle de Laura Vickerson dans une église Saint-Roch au faste décor, profite du mode d'attention singulier dans lequel est plongé le spectateur du fait de savoir qu'une œuvre se cache dans les entrailles richement décorées de l'église. Ainsi le visiteur est-il mis en situation de fouille, ce qui amplifie les effets de l'œuvre.

*Offering*, une grande larme sombre, faite de pétales de roses épinglés sur une toile d'organdi, descend du jubé et coule dans le chœur. Les colonnes du jubé sont également recouvertes de cette enveloppe couleur sang. Certes, l'œuvre parle du travail répétitif et laborieux, et, en ce sens, renvoie à la sphère domestique, à la couture, au fait main associé au vestimentaire, donc à l'accessoire. Mais plus encore, elle fait résonner l'enveloppe de l'église des thèmes liturgiques associés au rituel sacrificiel de la messe en les inscrivant à même l'architecture. En plus d'être séduisante — il s'agit tout de même d'une dimension importante de l'œuvre —, cette dernière renverse la polarité voulant que l'art, dans un tel contexte, ait une fonction décorative, et lui redonne son plein pouvoir de recharger l'architecture en y renforçant un de ses usages, inscrivant, telle une blessure, un ornement dont la fonction est structurante. Magistral.

Dans un même ordre d'idées, l'œuvre de Carl Bouchard, *Les Pleureuses (Oublier par don)*, s'immisce dans le corps du bâtiment de l'église Jacques-Cartier pour ainsi dire puiser à même sa symbolique et

en renverser la teneur. Dure, chargée émotivement, l'œuvre s'étend sous plusieurs formes. Dans les vitraux de l'église, Bouchard a placé des acétates colorés, poinçonnés, de manière à y faire apparaître des motifs de larmes. Aussi, dans ces vitraux, un motif informe, sorte de larme, reprend un motif déjà apparu, derrière l'autel de l'église, que Bouchard a ajouté devant la figure du Christ, dans une représentation de la Cène. Ainsi cette blessure est-elle diffusée dans le reste de l'église. Conformément à la tradition picturale qui pose la blessure comme un des symboles associés à la Passion du Christ. Par association, la tache renvoie à la figure du Christ. De fait, cette goutte semble inspirée directement de la forme de la plaie du Christ à son flanc, telle qu'on la retrouve dans la représentation du Christ en croix au sein du chemin de croix de l'église Jacques-Cartier.

L'œuvre fonctionne de cette manière sournoise alors qu'elle distribue de petites interventions dans toute l'église. Et qu'elle détourne pour y inscrire des signes d'humanité bien personnelle, ce que font les larmes, terrestres; ce que font trois photographies qui reprennent en autoportrait des thèmes connus de l'iconographie religieuse: la Trinité, l'épisode de la lapidation et le motif de l'ange. Ailleurs, l'horloge de l'église est recouverte, cachant les signes d'une temporalité trop commensurable. D'autres signes ont été ajoutés par Bouchard, qui revisite ainsi des lieux familiers. Il est intervenu aussi dans les anciens confessionnaux désaffectés de l'église, y faisant jouer une bande son qui résonne de l'engourdissement du sujet qui parle: «Je sais les torts que je vais répéter / J'envie ceux qui croient leurs excuses», peut-on entendre notamment. À la plastique non léchée, l'œuvre fait son travail de remise en question du discours chrétien.

Dans un surprenant texte publié dans le feuillet paroissial, on parle de l'idée d'apitoiement, de compassion, de profanation et de transcendence. Voilà un geste, fait par la paroisse, de véritable implication pour l'art contemporain. On peut parler dans les deux cas, mais particulièrement celui-ci, de courage.

## Traces performatives

### ACTING OUT - PASSAGE À L'ACTE

Carl Bouchard -  
Martin Dufrasne  
Diana Michener  
Devora Neumark  
Thérèse Mastroiaco  
Galerie Christiane Chassay  
358, rue Sherbrooke Est  
Jusqu'au 7 octobre

SONIA PELLETIER

On pourrait qualifier d'inhabituelle l'exposition ouvrant la saison à la galerie Christiane Chassay dans la mesure où celle-ci se réclame davantage d'une présentation de photographies documentant des gestes et des actes performatifs issus du passé. Bien que l'aspect plastique de ces supports montre des qualités artistiques indéniables, il s'agit surtout ici de documents (1996-99) — majoritairement photographiques — qui renseignent sur diverses performances réalisées dans des espaces publics ou privés.

Une photographie en couleurs de très grand format représente les deux artistes Carl Bouchard et Martin Dufrasne (Chicoutimi) nus, assis sur le gazon l'un face à l'autre, se faisant mutuellement la barbe. Un personnage témoin, vu de dos, regarde l'action. Malgré la présence toujours peu rassurante d'un rasoir, l'image est somme toute plus attendrissante que subversive. On dirait presque un déjeuner sur l'herbe. Proche de l'échelle humaine, si cette photographie a un certain impact sur celui qui la regarde, il est redevable à son format.

Sur un mur adjacent, la série de dix petites photographies noir et blanc de Diana Michener (New York) est plutôt intrigante, d'une part sur le plan expressif en raison du flou laissé par l'action d'un singulier couple en fusion, d'autre part par le sujet lui-même. Il s'agit au premier coup d'œil d'une femme nue enlacée par un grand oiseau. En fait, c'est la figure de Léda qui, selon l'une des versions du mythe grec, fut séduite et prise par Zeus métamorphosé en cygne pour mieux la tromper. Se dégage néanmoins de cette série une très grande sensualité, voire une symbiose et une charge érotique qui vont au delà de la violence implicite du mythe. On imagine la scène prise sur le vif et, ici, l'*acting out* prend tout son sens.

Doté d'un déterminisme d'ordre plus sociologique, le travail de Devora Neumark (Montréal) se situe quant à lui dans un contexte urbain où l'action se divise en séquences photogra-



S(us)taining, 1996, de Devora Neumark

phiques, mettant en relief l'aspect à la fois privé et public de la performance. L'artiste s'est installée sur un site extérieur, à la vue des passants, avec une quantité importante de betteraves. Le geste consistait tout simplement à les éplucher. Cette tâche domestique est le plus souvent associée à une forme de pauvreté, mais la cou-

leur même de la betterave retient davantage l'attention, et la présence de l'artefact accompagnant ces photographies couleurs y est sans doute pour quelque chose. En effet, juste à côté, se trouve un tableau dont la picturalité est tributaire du jus de la plante fuchsia.

Enfin, la seule exception qui aurait pu confirmer la règle étant

d'un médium différent, la vidéo de Thérèse Mastroiaco (Montréal) laisse un peu perplexé. Elle représente des tentatives de simulation de bataille de rue entre deux filles mais l'action se déroule en intérieur, autour d'une table, en présence d'un photographe. Oui, il s'agit bien de simulation, et il y a donc une certaine ambiguïté

entre celle-ci et l'*acting* lui-même, mais ce n'est pas tout à fait convaincant en substance, tant sur le plan visuel que sur celui de la thématique.

Les œuvres présentées ont été choisies par Gaston Saint-Pierre, également conservateur de l'exposition. S'inspirant d'un concept riche de significations, l'*acting out*, il a retenu un équivalent français pour le moins intéressant quant à son origine, associé au champ de la psychanalyse et plus particulièrement utilisé en clinique psychiatrique: le passage à l'acte. Le vocable se réclame aussi de «formes beaucoup plus discrètes à condition que s'y retrouve ce caractère impulsif, mal motivé aux yeux même du sujet, en rupture avec son comportement habituel, même si l'action en question est secondairement rationalisée». Les quatre propositions relatant des performances possèdent en effet un caractère marqué par

l'incertitude et la fragilité, d'où émane d'ailleurs une dimension à travers laquelle le risque se fait sentir. De plus, selon le conservateur, les différentes scènes d'action auraient ceci de particulier qu'elles sont «marquées par une tension relationnelle entre les intervenants ou les observateurs». N'est-ce pas justement le propre de la performance?

Cette réunion d'artistes possède donc un caractère différent des expositions habituelles. Ces œuvres ont à la fois un statut et une fonction doubles, si bien que, même si c'est l'*acting out* dont il est ici question, les résultats proviennent aussi de prises de vue effectuées notamment par les photographes Mario Bélisle et Guy L'Heureux. Ce sont donc à la fois des œuvres et des documents sur ces œuvres, mais l'on pourrait discuter encore longtemps sur la nature des uns et des autres avec les défenseurs de la performance.

### GALERIE BERNARD

MARIETTE ROUSSEAU-VERMETTE

« Tapisseries »

DU 13 SEPTEMBRE AU 14 OCTOBRE 2000

90 av. Laurier Ouest Tel.: (514) 277-0770

du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

### Invitation au sous-sol Vente d'Inventaire

Estampes • dessins • peintures

DERNIÈRE SEMAINE

GALERIE SIMON BLAIS

457, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h 30 à 17h 30 et le samedi 10h à 17h



Les Arts  
visuels

Pour l'horaire complet,  
consultez

LE DEVOIR  
L'agenda

...

Harlan Johnson

« Festoon »

jusqu'au 7 octobre

Galerie Trois Points

372, rue Ste-Catherine Ouest, espace 520,  
Montréal (Québec) Canada H3B 1A2  
Tel.: 514 866 8008 Telex: 514 866 1288  
j.aumont@galerietroispoints.qc.ca  
Site Internet: www.galerietroispoints.qc.ca

Avec la participation du ministère de la Culture  
et des Communications

### l'idée de la grande ville europe centrale 1890-1937



du 24 mai au 15 octobre 2000

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal 514 939.7026 ou www.cca.qc.ca

Banque de Montréal

SCB

GRUPPO FINANZIARIO  
BANCA ROMANA

Appui de la Société  
d'offshore Omni

### Les lucioles

Collection de luminaires  
Lucie Robert

Du 23 au 30 septembre  
1284, Marie-Anne est  
(coin Chambord)  
De 10h à 20h

### ex æquo

une exposition des récipiendaires du prix Stello-Sole pour les arts visuels de Trois-Rivières

du 20 septembre au 7 octobre 2000



Jo Ann Lanneville Guy Langevin Jean-Pierre Gaudreau Sylvain Groleau Roger Gaudreau Annie Pelletier

à l'édifice Belgo, local 418, 372 Ouest, Ste-Catherine, Montréal

Ouvert du mercredi au samedi, de 12 à 17 heures, renseignements: (819)372-4611

# Une soif d'amour inextinguible

## JOUR DE VENT DOUX

Jean Rabouin  
Disques Kihadissa (Fusion III)

Ouf! On a un deuxième disque de Jean Rabouin. Pour dire la vérité vraie, j'avais un tout petit peu peur qu'il abandonne la partie et retourne à Rimouski donner des cours privés en tant que prof à la retraite, avec son p'tit bonheur et son beau premier disque en bandoulière. Il en est souvent ainsi des rêves accomplis: arrive l'après, et on trouve le vide. Toute sa vie de prof, Rabouin avait mené carrière en parallèle, pour ne pas dire en catimini, sans jamais vraiment plonger, et puis, l'heure de la pension sonnait, sommé d'agir, encouragé par Richard Desjardins, il avait foncé: on avait reçu son premier album comme le disque d'une vie, creuset de toutes les musiques américaines imbibées, de Ray Charles à Dr. John à Randy Newman, expression de décennies d'émotions fortes.

Succès honnête, accolade critique, spectacles bien reçus au Studio-théâtre de la PdA et aux FrancoFolies, le rêve éveillé n'a rien eu de décevant, mais les ventes relativement modestes du disque posaient néanmoins la question de la suite. Et alors, Jean Rabouin, on continue? On continue. Gageons qu'il n'a pas songé un instant à rebrousser chemin. Ce deuxième disque était aussi inéluctable que le prochain battement de cœur. C'est comme il le dit dans sa chanson *Amis à vie*: «La vie n'est pas toujours si jolie / Quand elle s'ennuie d'amours meurtries / Mais pas question de se laisser aller / A foutre le feu à tout le passé.»

À l'écouter, c'est patent: Rabouin a dans les doigts, la tête et le cœur de quoi fournir au moins trente ans de disques essentiels. Le premier album n'a pas satisfait le désir, il l'a attisé. *Jour de vent doux*, la chanson-titre, est une soif de vin d'amour jamais désaltérée. *Ciel noir* est une puissante ballade blues où le timbre de corail du chanteur racle la plaie béante des cœurs essouffés: «L'amour m'a morué / Si fort / Que j'ai perdu pied / Et je suis tombé.» *Le Voyageur* est le terrible constat de celui que le sort du monde continue d'atteindre: «Écoutez le fracas des bombes / Il se mêle aux cris des femmes / Qui restent debout au nom de ceux qui tombent.»

Encore plus qu'au premier disque, *Jour de vent doux* a du bon jus, de la viande, des sécrétions: la musique trempe dans la plus riche tambouille d'orgue, de percussions et de guitares jamais jouée au nord de Memphis, avec le piano élastique de Rabouin pour brasser le tout. Écoutez *La*



Jean RABOUIN

*Fille de Gomorre*: c'est un boogie de base, mais donné avec juste assez de mou dans la corde pour que la vie s'y exprime à l'aise.

Charge émotionnelle et musique enracinée. Souplesse et rigueur. Qualité et densité. C'est ce qu'on attendrait d'un bon album de Van Morrison: c'est ce qu'on a avec Rabouin: reste à souhaiter que le marché d'ici permette, comme pour Van The Man dans le monde, un nouvel album aux deux ans. Après la permanence du prof, celle de l'artiste.

Sylvain Cormier

## RACINES

MUSIC FROM BIG PINK  
THE BAND  
STAGE FRIGHT  
CAHOOTS  
The Band  
Capitol (EMI)

Si vous aviez déjà ces titres en format compact tels que transférés dans les années 80, allez les fourguer à L'Échange. Le coffret *Across The Great Divide* de 1994 itou. C'était du vite fait mal fait. Voici les rééditions définitives des quatre premiers albums du Band, préparées avec tout le soin nécessaire par le guitariste et principal créateur Robbie Robertson, augmentées de titres inédits, de prises différentes et de démos (dont quelques extraits des fameux *Basement Tapes*. Impossible de minimiser l'importance de ce programme de dépoussiérage

d'archives: ces quatre disques sont autant de pierres angulaires dans la grande bâtisse de la musique américaine.

Faut-il rappeler qu'on doit tout au Band: en 1968, alors que les Beatles méditaient béatement avec le Maharishi, leur *Music From Big Pink*, formidable disque de sueur, de séve et de sang, mélange résolument bio de soul, de gospel et de rock'n'roll des origines, envoya paître pour de bon le psychédéisme et renvoya les musiciens aux fondements de la musique américaine. Il n'y a qu'à regarder *The Last Waltz*, le film que le réalisateur Martin Scorsese tira du concert d'adieu du groupe, en 1976, pour mesurer l'impact du Band sur leurs pairs, de Neil Young à Emmylou Harris.

Transfert audionumérique exemplaire en 24 bits, livrets conséquents avec monographie pour chaque disque, choix pleinement justifié des ajouts, on obtient ici ce que le format permet de mieux: jamais les *Up On Cripple Creek*, *The Night They Drove Old Dixie Down* et autres *Chest Fever* n'ont été aussi rondes et riches à l'oreille. Pensez, on a retrouvé les machines analogues d'époque pour restituer l'exacte saveur des sessions. Et les titres supplémentaires sont franchement inespérés. *Music From Big Pink* et l'éponyme *The Band*, tout particulièrement, regorgent de trouvailles: le démo piano-voix de Richard Manuel pour *Orange Juice Blues*, les inconnues au bataillon *Katie's Been Gone*, *Long Distance Opera-*



*tor et Ferdinand The Impostor*, l'étonnante version de *King Harvest (Has Surely Come)*, c'est rien de moins que la Bible avec des Écritures en plus.

Le travail ici accompli devrait inspirer nos faiseurs de rééditions et de compilations: on s'est abreuvé à toutes les sources imaginables, y compris les collections privées, pour offrir ces albums dans un état de complétude digne de leur valeur historique. On obtient l'équivalent des éditions critiques de grandes œuvres de la littérature: le corpus du Band sera dorénavant disponible aux musiciens autant qu'à l'actuelle et aux prochaines générations d'amateurs de bonne musique terrienne. Difficile d'imaginer plus indispensable collection.

S. C.

## POP

SOUND OF WATER

Saint Étienne  
(Mantra Recordings)

Avec des influences qui vont de Steve Reich à Burt Bacharach, Saint Étienne occupe une place à part dans la musique populaire anglaise. Souvent intime par sa fascination pour un certain kitsch à la saveur du temps, le quatrième disque de ce trio britannique remet les pendules à l'heure tout en peaufinant une approche aussi légère que savante. Guidé par le talent de Sean O'Hagan (mieux connu pour ses collaborations au sein de Stereolab et High Llama)

et des Allemands de To Rococo Rot, Saint Étienne écrit des chansons d'amour comme il ne s'en fait plus. On pense parfois aux mélodies sublimes d'un Brian Wilson ou encore à la naïveté des Carpenters qui auraient fait escale dans les studios de Kraftwerk. La voix de Sarah Cracknell enchante par sa délicatesse sur des morceaux comme *Sycamore* ou l'excellent *How We Used To Live*. Pas surprenant que le groupe compte parmi ses plus célèbres fans Geoff Barrow, de Portishead, et Françoise Hardy. Une première visite en concert à Montréal le 3 octobre au Club Soda.

David Cantin

## HIP HOP

THE BIG PICTURE

Bit L  
(Virgin-Rawkus-Flamboyant)

La violence dans le monde du hip hop n'est pas chose nouvelle. On se souviendra du triste épisode qui opposa Tupac Shakur au Notorious B.I.G. Membre du légendaire D.I.T.C. Crew de Fat Joe, le New-Yorkais Big L perdait la vie l'an dernier après un malentendu qui tourna à la fusillade. Malheureusement, il n'a jamais eu la chance de terminer un deuxième album solo qui se faisait attendre depuis cinq ans déjà. Toutefois, c'est la fort respectable étiquette Rawkus qui a sauvé le projet posthume d'un oubli regrettable. Sur *The Big Picture*, on redécouvre ce MC aussi sincère que talentueux.

## DISQUES CLASSIQUES

# Musique et mystique

FRANÇOIS TOUSIGNANT

OLIVIER MESSIAEN:  
QUATUOR POUR LA FIN  
DU TEMPS

DGG 469 052-2 (Deutsche Grammophon)

Pour commencer à faire un bilan du XX<sup>e</sup> siècle musical, un organisme a fait un sondage pour savoir, auprès de tous les artisans et artistes, quelles étaient les dix meilleures pièces du siècle défunt. Olivier Messiaen, compositeur français, est le seul à voir deux de ses œuvres atteindre ce palmarès.

Mieux encore, son *Quatuor pour la fin du temps*, écrit dans un camp de prisonniers pendant la Seconde Guerre mondiale, s'est fait attribuer le plus grand nombre de voix. D'œuvre qu'on disait importante, la voici promue au statut d'être belle et populaire. Pas mal pour un siècle qu'on dit mal aimé.

Comme pour témoigner de cet hommage, quatre des plus éminents musiciens du jour se sont rencontrés sous l'égide de la DGG pour présenter leur vision de la chose. Le résultat? Un incontournable du disque!

Le violon de Gil Shaham est à proprement parler stupéfiant. Dans tous les mouvements où il est appelé à intervenir, on entre presque en transe, tant il est beau, pour vraiment faire l'expérience de l'état autre dans le mouvement final, *Louange à l'immortalité de Jésus*, écrit pour violon et piano. La clarinette de Paul Meyer n'est pas en reste. Son solo de *L'Abîme des oiseaux* use bien des sons filés comme vibrés pour rendre l'expression «triste» demandée par l'auteur. Quand à la *Louange à l'éternité de Jésus*, on entend vraiment la plus belle mélodie jamais écrite pour violoncelle — magnifique Jian Wang — et piano, faite avec une lenteur extatique que Messiaen aurait certainement admirée dans le respect de ses intentions et de son inspiration.



Le ciment de tout cela reste la partie de piano, tenu par le chef d'orchestre Myung-Whun Chung. Depuis longtemps, on le sait passionnément épris de cette musique. Nul l'ayant entendu diriger la dernière œuvre orchestrale de Messiaen, *Éclairs de l'au-delà*, ne peut oublier comment il approche cette musique comme tout ce qu'il sait en faire partager. Il n'est pas indifférent que ce soit lui, habitué à diriger des formations diverses, qui soit capable de susciter chez ses collègues, tous concertistes professionnels plutôt que musiciens de chambre, cette unité de ton et cette homogénéité de pensée. Je disais un disque incontournable? Je rajuste le tir: un disque absolument essentiel.

ANTON BRUCKNER,  
VIII<sup>e</sup> SYMPHONIE  
(Deutsche Grammophon)

Décidément, l'histoire a des re-

virements inattendus. Pierre Boulez, celui qui a dit que «il y a une seule note de musique chez Schubert, alors moi, je n'en ai écrit aucune», se lance à l'assaut de l'univers symphonique de Bruckner. Pas seulement au concert, où il faut bien diriger cette musique parfois pour le public ou les musiciens, mais au disque! Ce n'est pas un choix d'imprésario: la DGG lui laisse carte blanche pour choisir son répertoire et les orchestres avec lesquels il veut l'enregistrer. Ce qui arrive de cette confrontation délibérée est étonnant mais pas étrange quand on pense au Boulez compositeur de répons, qui écrit par plagues, grandes sections statiques ou animées, voire obstinées. Cela est en fait une distinction du style de Bruckner.

Hors des esthétiques se trouve donc une alchimique conjonction d'éléments de pensée, sinon de sentiment, que ce disque fait découvrir. Reconnaissons que l'Orchestre philharmonique de Vienne



est plus qu'à l'aise dans ce genre de répertoire, ce qui aide à faire «passer le message».

En effet, si l'est somptueux, ne vous attendez pas à une effusion de fanfares de cuivres. Les cors, trompettes et trombones restent presque sagement en place. Pour l'effet, c'est moche: pour la limpidité de l'orchestration, c'est superbe — quoiqu'un peu académique. Les bois... sont les bois de Vienne, magnifiquement équilibrés par la main de Boulez en des tempos d'une pertinence absolue.

Le meilleur arrive: ce que Boulez arrive à tirer des cordes. On peut oublier l'interprétation, une prise de son un peu neutre, uniquement pour admirer, voire se pâmer littéralement de la beauté sonore de cette formation instrumentale.

Il faut aussi glisser un mot sur la sauvagerie du finale, que Boulez met en droite ligne du *Sacre du printemps* de Stravinski. Fait avec tant de rigueur et de précision, on

est presque horrifié du thème initial et de ses retours.

Je sais que vous voulez tout savoir sur *Adagio*. À bon volume, frissons d'ouverture vers l'infinie beauté assurés. Comme son «modèle» (la partition), Boulez ménage ses forces pour les faire se déployer jusqu'aux trois points culminants de chacun des thèmes avec une redoutable efficacité presque romantique. Quand deux pensées et deux sensibilités se rencontrent à ce niveau, on s'abandonne. Bruckner jouait de l'orgue. Qui s'accorde comme «amour» et «délire»...

JEAN-SÉBASTIEN BACH -  
TRANSCRIPTIONS  
SK 89012 (Sony Classical)

Bach, en son temps, transcrivait beaucoup: sa propre musique comme celle des autres. Bien des compositeurs, orchestrateurs et chefs se sont donc logiquement

Dans un Harlem plus vrai que nature, la vie criminelle a ses bons et ses mauvais côtés. Avec l'aide de Pete Rock et DJ Premier, de Gang Starr, la réalisation demeure tout à fait impeccable. Seule ombre au tableau, les invités se font parfois nombreux et empientent sur le talent du principal intéressé. Du coup, on ne saura jamais si cet album aura été à la hauteur des attentes de l'un des artistes les plus discrets de son milieu. Voilà un autre meurtre plutôt regrettable.

D. C.

## URBAIN

5 LINE LEGACY

Switch  
(JD/Indica)

5 Line Legacy est une formation montréalaise bien décidée à se faire une place sur la scène musicale canadienne. Anciens membres de Slowly Going Deaf et de Thelma, ces quatre musiciens audacieux dévoilent, sur leur premier EP, un produit innovateur et intense. Panache qui allie la puissance du métal-core au groove du dub et du drum'n'bass, *Switch* est le résultat d'un effort de dextérité et de coordination tout à fait original. Mené par Tracy, une chanteuse polyvalente qui tantôt rappe et tantôt explose en hurlements ravageurs, le groupe possède tous les ingrédients pour faire tourner les têtes de leurs pairs. La présence de Joe Evil de Grim Skunk, sur la pièce *Friendly Skunk*, démontre déjà l'engouement de certains pour 5 Line Legacy. Seuls points faibles de l'album: des transitions de style parfois hésitantes et une production légèrement déficiente, un son trop cru pour un style unique. Une formation sur la bonne voie, qui promet beaucoup pour l'avenir.

Nicolas G. Chouteau



appropriés le droit de transcrire certaines de ses pages pour l'orchestre «moderne». Cinq artistes sont ici mis à contribution: de l'arrangement de la plus que connue *Toccata et fugue en ré mineur* (BWV 565) par Leopold Stokowski pour le film *Fantasia* de Disney jusqu'à la très analytique orchestration d'Anton Webern du *Ricercar à six voix* de l'*Offrande musicale*, l'Orchestre philharmonique de Los Angeles et son chef attiré, Esa-Pekka Salonen, offrent un large éventail des réactions suscitées par Bach.

On y trouve aussi des arrangements de sir Edward Elgar (*Fantaisie et fugue en do mineur*, BWV 537), le prélude de choral «Sainte-Anne» orchestré par Schoenberg, la «petite» fugue en sol mineur (BWV 578, toujours par «Leopold») et une rareté qui vaut, pour la découverte, l'achat du disque: une *Suite pour orgue, clavier et orchestre* réalisée par Mahler d'après des mouvements des deuxième et troisième *Ouvertures pour orchestre*. Programme attrayant et interprétation idoine.

Oui, l'Orchestre philharmonique de Los Angeles fait de réels progrès sous cette baguette et, oui, il est plus qu'à l'aise dans un répertoire presque tout issu de la région où il évolue. Malgré certaines boursoufflures en cette année où Bach revient à toutes les sauces, voici donc un moyen de changer de vinaigrette et de toujours trouver bonne la salade.

